Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pourquonliselesp00aigr

POUR QU'ON LISE LES PÈRES

RENÉ AIGRAIN

POUR QU'ON LISE LES PÈRES

I

Les Pères Apostoliques

PARIS
BLOUD & GAY, ÉDITEURS
3, rue Garancière, 3

SUCCURSALES

Calle del Bruch, 35
BARCELONE

20, South Anne Street
DUBLIN

1922

Tous droits réservés.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
MAY 24 1952
LIBRARY
16839

NIHIL OBSTAT:

Pictavis, 10ª Apr. 1921.

P. VIGUÉ.
lect. theol. in Sem. Pictav.

IMPRIMATUR:

Pict. die 27ª Aprilis 1921.

L. PÉRIVIER.
vic. gen.

AVANT-PROPOS

Je n'ai pas eu d'autre prétention, en écrivant ce livre, que de contribuer pour ma modeste part au mouvement qui, de tous côtés, ramène les intelligences vers l'étude des Pères et, en général, des sources profondes de la pensée chrétienne. Il y a longtemps que théologiens et historiens savent exploiter cette mine d'or qu'est la patrologie, et rien ne répond mieux, si l'on se garde des abus, à la pensée de l'Eglise : dans la même encyclique du 8 septembre 1907 où il condamnait énergiquement les erreurs modernistes, le pape Pie X louait sans réserve ceux qui cherchent la lumière dans les écrits des saints Pères, interprétés d'après une mé-

thode sagement et vraiment historique, et qui, derrière ces pages vénérables, apprennent à retrouver le fil, jamais tranché, de la tradition. Aucune préoccupation n'est plus chère à une Eglise qui se qualifie d' « *apostolique* »*; et le* « *retour aux sources* », *suivant le mot d'ordre de Léon XIII qui a permis la restauration du chant grégorien, sera, pour les âmes de plus en plus nombreuses qui s'efforcent d'accroître en elles la vie catholique, un moyen assuré de progrès intellectuel et religieux. C'est une forte et substantielle nourriture que l'on propose sans crainte aux esprits formés.*

Mais les autres, les jeunes — il s'agit d'une jeunesse qui ne se mesure pas au petit nombre des années, et il y a, comme on sait, des jeunes de tout âge, — ceux qui, forts seulement de leur bonne volonté, demandent une formation et un guide, refuserons-nous de les introduire dans ce parc touffu de la littérature patristique, dans ce domaine aux multiples carrefours, ou leur

laisserons-nous commencer tout seuls l'exploration à l'aventure? Ils risqueraient de se fourvoyer, et le dommage serait d'autant plus grand qu'ils passeraient sans les reconnaître à côté des plus précieuses vérités, tandis qu'ils se piperaient aux apparences déconcertantes. Pour parler sans images, on n'aborde pas une littérature vieille de plusieurs siècles sans un effort d'adaptation, et, pour tirer tout le profit attendu de ces vieux textes, il faut apprendre à les lire. C'est à quoi je voudrais aider ceux qui me feront l'honneur d'ouvrir ce petit volume.

Ils trouveront bien d'autres ouvrages qui les initieront à l'ancienne littérature chrétienne, et que je ne me suis pas proposé de remplacer. Je tiens à leur en signaler quelques-uns qui leur conviennent spécialement : le Précis de patrologie *de M. Tixeront*[1] *leur fournira les détails essentiels sur la vie et les œuvres des Pères ; et les*

1. *A Paris, chez l'éditeur Gabalda ; de même pour le volume suivant et pour la* Littérature grecque (*chrétienne*) *de Mgr Batiffol.*

BQ
331
.A64
A28

intéressantes conférences réunies par le même auteur dans ses Mélanges de patrologie et d'histoire des dogmes *feront revivre pour eux quelques figures de premier plan, sans leur imposer le fardeau d'une érudition encombrante, que le savant doyen de la Faculté de théologie de Lyon possède autant que personne, mais qu'il sait dissimuler à l'occasion pour le plaisir de ses lecteurs. J'en dirai autant, et mieux encore, de l'excellente* Histoire de la littérature latine chrétienne *de M. Pierre de Labriolle*[1], *gros livre plein de choses, mais si aimablement et clairement écrit qu'il ne doit pas faire peur, œuvre d'un maître bien français, qui ne croit pas que l'utilité d'un manuel se mesure à sa puissance d'ennui. Et comment ne rappellerais-je pas le volume d'études que M. l'abbé Gustave Bardy vient d'intituler* En lisant les Pères... ?[2].

En lisant les Pères : *ce titre seul fait de son ouvrage un parent du mien. Mais*

1. *Paris, Société d'édition « les Belles Lettres ».*
2. *Tourcoing, Duvivier.*

nous ne prenons pas la même route pour parcourir le beau pays. Je n'ai pas choisi celle qui offre au voyageur des terrasses d'où il embrasse les ensembles d'un seul regard. Je me suis, au contraire, attardé aux clairières, si je puis dire, et, tout en jetant de là le plus de coups d'œil possible sur les allées qui coupent la forêt, j'ai voulu faire connaître jusqu'au détail le petit coin où je m'attardais, pour fournir des spécimens d'une méthode. Encore une fois, j'ai essayé d' « apprendre à lire ». Et que de choses on découvre dans une page quand on sait lire! Que d'agréables et profitables surprises pour celui qui se laisse initier! On prend à la fois une leçon de sens chrétien et une de sens historique, et l'on s'aperçoit, en dépit des maîtres de la science sophistiquée, que du document interprété à la lumière de la probe histoire c'est la doctrine catholique, dans ce qu'elle a d'essentiel, qui se dégage sans violence, tandis que ses négateurs font peser sur le texte un faix plus ou moins

lourd d'incompréhension et de préjugé. On se convainc, et par une leçon de choses, que l'autorité de la mère Eglise est un bienfait depuis toujours pour les esprits et pour les cœurs. On croyait s'éterniser aux minuties des mots et des virgules, et soudain l'horizon s'élargit : une petite phrase de rien du tout, qui n'eût pas attiré au passage l'attention du lecteur pressé, apparaît tellement riche de contenu, parfois inexprimé, et pourtant certain, que c'est toute une province du monde surnaturel qui se déroule à nos yeux. Certes beaucoup de lecteurs ne sont pas d'habiles théologiens, et, pour leur découvrir ces merveilles, on leur demande çà et là un petit effort (oh! pas surhumain); mais cet effort est récompensé, et, comme je l'ai facilité de mon mieux, j'espère que personne ne s'y refusera.

D'autres fois, c'est le goût littéraire qui trouve au contact de ces écrivains, plus soucieux des idées que des phrases, l'occasion de s'affiner en s'affranchissant des

bagatelles et des fioritures; plus d'une fois j'ai pu rappeler à leur propos l'un ou l'autre de nos grands classiques, et j'ai toujours souligné ces rencontres avec empressement. Et comme, en toutes choses, nous devons chercher non seulement un gain intellectuel, mais l'édification de l'âme et son élévation à Dieu, je ne me suis pas interdit, bien au contraire, de dégager de pages écrites presque toutes par des saints ce qu'elles contiennent de plus capable de nous porter à la sainteté : c'est une préoccupation qui ne se trahit pas dans les ouvrages de caractère scientifique (même traitant de science religieuse), où l'on garde le ton impersonnel et objectif, s'appliquant seulement à exposer avec exactitude la vérité et les arguments qui la font reconnaître; mais ici, puisque j'avais en vue la « formation » à la lecture des Pères, je n'ai pas cru pouvoir négliger un point de vue faute duquel ce livre manquerait une portion essentielle de son dessein. Le lecteur chrétien doit savoir concilier l'es-

prit de dévotion avec l'esprit scientifique; à lui de profiter de son étude pour faire naître en son âme, en même temps qu'il étend ses connaissances et qu'il s'assouplit aux règles d'une rigoureuse interprétation, les sentiments et la volonté droite que la religion commande; et je voudrais suggérer à mon lecteur cette partie essentielle de l' « *art de lire* ».

En un mot, j'ai tâché d'écrire pour le public catholique un livre de vulgarisation; je ne crois pas avoir rien dit qui soit nouveau, tout en visant à être soigneusement informé. Je m'adresse à toutes les âmes de bonne volonté qu'une culture moyenne prépare à des lectures sérieuses; il y en a, j'imagine, dans beaucoup de groupes de jeunes gens; en partilier, si je suis heureux de voir des directeurs de grands séminaires attendre de cet ouvrage quelque bénéfice pour leurs théologiens novices, je ne voudrais pas que les plus jeunes pussent croire que je n'ai pas travaillé à leur intention, et si je trouvais

des lecteurs parmi les élèves des classes supérieures des petits séminaires et des collèges catholiques, je leur donne l'assurance que j'ai pensé à eux, avec un vif désir de leur être utile. Des hommes qui les connaissent et qui les aiment m'affirment que ces « lectures commentées » ne sont pas au-dessus de leurs forces. Qu'ils n'hésitent donc pas à les aborder, et que, mis en goût, ils lisent ensuite des ouvrages bien choisis ou des extraits plus étendus des saints Pères, par exemple certains volumes de l'intéressante collection La Pensée chrétienne [1], *ou d'autres que leurs maîtres ne manqueront pas de leur indiquer.*

Je n'ai plus qu'à expliquer rapidement la méthode que j'ai suivie. Quelque temps après qu'Emile Faguet eut publié En lisant les beaux vieux livres, *je faisais devant lui cette réflexion : « Il faudrait*

1. *Paris, Bloud et Gay, éditeurs. On tirera également bon parti d'un livre récent de M. Amann, anthologie avec des notices courtes et précises :* le Dogme catholique dans les Pères de l'Eglise (*Paris, Beauchesne*).

qu'on nous donnât un recueil semblable pour les Pères de l'Eglise, si mal connus ». Il répondit simplement : « Faites-le ». Je n'ai donc éprouvé aucun scrupule à lui emprunter son dispositif : des commentaires plus ou moins longs coupant le texte aux endroits mêmes qui les appellent. J'ai dû souvent les développer plus que lui, parce que les Pères sont moins connus d'avance que les classiques français, et aussi parce qu'ils ouvrent des perspectives sur un tout autre monde d'idées. Il a fallu, en particulier, les présenter plus à loisir et les situer dans leur temps et dans leur milieu : on peut rappeler en six lignes qui fut Corneille ou Racine, ou même ce n'est pas la peine, tandis qu'il est besoin d'un exposé en règle pour faire comprendre à un jeune Français du vingtième siècle le rôle et l'importance d'un Clément d'Alexandrie.

Le gros inconvénient de la méthode, c'est qu'à ce compte le texte est fragmenté à l'excès. Mais il en est ainsi de tout ce

qu'on étudie par un procédé d'analyse. Il dépend du lecteur d'y remédier : quand il a parcouru en détail des explications parfois minutieuses, et qu'il a perdu de vue la liaison de tous ces petits lambeaux de chapitre, tandis qu'il saisissait la portée de chaque phrase et de chaque mot, qu'il revienne sur ses pas — je le lui demande avec insistance — et qu'il relise le texte seul, *en sautant à pieds joints les commentaires. La diversité des caractères d'imprimerie rend facile cette lecture suivie. Alors l'ensemble prendra toute sa valeur ; ce sera le vieil écrivain qui parlera, non son commentateur d'aujourd'hui ; et l'œuvre vénérable se présentera dans sa richesse et sa plénitude de sens, voire dans son austère beauté.*

Les auteurs étudiés dans cette première série sont des Pères dits « apostoliques » parce qu'ils sont les plus proches des Apôtres, leurs disciples et leurs continuateurs immédiats. Deux autres, prêtes à paraître, achèveront l'étude des Pères antérieurs

à la paix de l'Eglise (313) et au concile de Nicée (325). S'il plaît à Dieu et si la faveur du public m'y encourage, je consacrerai plus tard d'autres volumes aux Pères de l'âge postérieur, qu'on appelle « postnicéens ». Ils portent les noms les plus illustres de l'éloquence et de la pensée chrétiennes : saint Hilaire, saint Jérôme, saint Augustin, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome... Mais l'intérêt si puissant qu'ils éveillent ne dépasse pas la grandeur de leurs devanciers, artisans parfois inconnus de la plus belle des tâches, la conquête du monde par le Christ ; et, vivant à l'heure tragique des persécutions, pour travailler plus efficacement à cette œuvre surhumaine, ils ne laissaient tomber le stylet de l'écrivain que pour verser leur sang : la plus persuasive de toutes les éloquences.

Poitiers, le 19 mars 1921,
en la fête de saint Joseph.

La Doctrine des douze Apôtres

La Doctrine des douze apôtres

Doctrine du Seigneur transmise aux nations par les douze Apôtres.

Ainsi débute un des plus anciens petits livres de la littérature chrétienne, si ancien, qu'on le croit antérieur à certaines parties du Nouveau Testament : il aurait été rédigé en Syrie ou en Egypte, vers l'an 80. Les théologiens ou les historiens qui le citent l'appellent ordinairement *Didachè*, lui conservant pour titre le mot grec qui signifie *doctrine*, afin qu'aucune confusion ne soit possible avec un autre écrit très postérieur, la *Didascalie*, dont le nom, traduit en français, serait aussi *Doctrine des apôtres*. Non pas que les douze aient rédigé par eux-mêmes ces ouvrages, ni la nombreuse série de traités ou de compilations à en-tête analogues,

Constitution ecclésiastique apostolique, *Constitutions apostoliques*, *Canons des Apôtres* : ces deux derniers noms nous font descendre jusqu'au ve siècle, et aucun des douze n'eut une longévité qui lui permît d'écrire jusque là ! Mais toutes ces œuvres ont un caractère commun : elles enregistrent, à titre plus ou moins authentique, les progrès de la liturgie et les premiers essais de droit canon[1], et comme c'est aux Apôtres que le Christ a confié la mission d'organiser son Eglise, les rédacteurs, pour donner du crédit à leurs recueils, les mettaient volontiers sous le haut patronage de ceux dont ils étaient censés reproduire les prescriptions, transmises oralement. Les habitudes littéraires d'alors ne condamnaient pas, comme les nôtres, cette supercherie. D'ailleurs les auteurs anonymes ne faisaient que relever les usages admis dans leurs milieux, et ont de fait, en plus d'une circonstance, rapporté des traditions véritablement apostoliques. Mais d'aucun ce n'est vrai plus que du rédacteur inconnu de la *Didachè*, plus rapproché que tous les autres du temps où les apôtres ont vécu (ils n'étaient

1. Pour le droit ecclésiastique, nous avons une série beaucoup plus sûre de documents officiels : les canons des conciles. Plusieurs, du reste, ont passé dans les collections de *Canons des Apôtres* ; chacun des compilateurs pillait sans ombre de scrupule ceux qui l'avaient précédé.

même pas tous morts au moment où il écrivait). Et ce n'est pas la seule originalité de son ouvrage : il n'est pas un rituel complet, ni un traité canonique, comme plus tard les *Constitutions apostoliques ;* ce n'est pas aux membres du clergé, mais aux fidèles qu'il s'adresse ; l'auteur écrit ce que nous appellerions aujourd'hui un *manuel du chrétien*, et cela explique tout naturellement certaines lacunes dont on pourrait, autrement, s'étonner.

Beaucoup d'anciens Pères ont connu et mentionné la *Doctrine des douze Apôtres*, surtout le partie consacrée à la morale qui était toujours d'actualité, au lieu que le développement de la liturgie et les progrès de l'organisation ecclésiastique rendaient les autres chapitres à peu près sans objet. Puis cette partie morale fut utilisée et citée dans des compilations postérieures, et l'on n'eut plus guère à la copier à part, si bien que l'œuvre entière tomba dans l'oubli, et que l'on en connaissait seulement le titre quand un évêque grec, Monseigneur Philothée Bryennios, la découvrit dans un manuscrit du XIe siècle, maintenant conservé à Jérusalem, et la publia en 1883. D'importantes découvertes ont, depuis cinquante ans, enrichi de pièces précieuses l'ancienne littérature chrétienne, dont nous ignorons encore une trop

grande part ; mais, de tous les documents ainsi remis au jour, il n'en est pas un peut-être qui ait attiré plus vite l'attention des savants, et dont ils aient plus fréquemment utilisé et discuté les données. Aussi bien n'en est-il pas un, en dehors du Nouveau Testament, qui puisse prétendre à une aussi vénérable antiquité.

Nous ne nous arrêterons pas aux premiers chapitres, qui résument les enseignements de la morale chrétienne sous une forme dont on ne peut affirmer qu'elle soit pleinement originale : la légende grecque plaçait déjà Hercule en face de deux chemins, celui du bien et celui du mal, entre lesquels il devait choisir, et les disciples du très ancien philosophe Pythagore symbolisaient ce carrefour par la lettre Y ; ici il est parlé de deux voies, voie de la vie et voie de la mort, entre lesquelles chacun doit choisir. « Voici que je mets devant vous le chemin de la vie et le chemin de la mort », dit le Seigneur par l'entremise du prophète Jérémie ; et il n'est pas impossible qu'avant la *Doctrine des douze Apôtres* quelque moraliste juif ou chrétien ait déjà mis à exécution le plan que suggère cette antithèse. Avant d'être pillé par ses suc-

cesseurs, pourquoi notre écrivain anonyme n'aurait-il pas tiré profit d'une composition plus ancienne ? Originale ou empruntée, cette partie n'est pas, en tout cas, celle qui contient pour nous les renseignements les plus intéressants.

Les chapitres consacrés à la liturgie, ou aux premiers essais d'une liturgie encore indécise, offrent plus d'inattendu. Ils prêtent aussi à plus de discussions, et l'on ne peut en esquisser un commentaire sans s'excuser d'apporter souvent une interprétation personnelle choisie entre plusieurs autres. Le lecteur aura du moins la bienfaisante impression qu'il entend parler, fût-ce en un langage un peu obscur, les chrétiens de la génération la plus rapprochée des apôtres, et cela seul vaut bien qu'on supporte avec indulgence quelques inévitables obscurités : ces chrétiens, dont nous allons voir la foi identique à la nôtre, sont par d'autres côtés si loin de nous !

Quant au baptême, baptisez ainsi : après avoir dit tout ce qui précède, baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, dans de l'eau courante. Si vous n'avez pas d'eau courante, baptisez dans

une autre eau, et, si vous ne pouvez le faire avec de l'eau froide, que ce soit avec de l'eau chaude. Si vous n'avez assez ni de l'une ni de l'autre, versez sur la tête trois fois de l'eau au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Voilà un rituel abrégé à l'usage des fidèles qui n'a besoin, pour être suivi de nos jours, d'aucune modification importante. Aux temps apostoliques, où l'on baptisait surtout des adultes (des enfants aussi, mais moins fréquemment), il fallait d'abord les instruire, et les premiers chapitres représentent une excellente instruction à leur adresser ; il en fallait d'autres, pour leur enseigner les dogmes essentiels, mais cette partie de la *Didachè* pouvait servir d'un excellent catéchisme pour la morale. Après quoi on en vient au baptême, et c'est une préparation beaucoup moins compliquée que le catéchuménat, dont l'organisation viendra plus tard. Les rites du baptême, eux aussi, iront en se compliquant, mais un simple fidèle, comme est, nous l'avons dit, un destinataire de la *Didachè* dans la pensée de l'auteur, n'aurait aujourd'hui à baptiser qu'en cas d'urgence, et il se contenterait de la formule indiquée :

c'est celle que Notre-Seigneur a prescrite dans l'Evangile selon saint Mathieu, sans aucune modification. Si, dès ce moment-là, les membres de la hiérarchie baptisaient en forme plus solennelle, ce n'est pas dans ce manuel qu'ils en auront cherché les cérémonies.

Quant à baptiser dans l'eau d'un fleuve, comme saint Jean-Baptiste dans le Jourdain ou l'apôtre saint Philippe à l'eau d'une source, ce n'est qu'une préférence exprimée, et la valeur du rite n'en dépend pas. La plus intéressante des concessions de cet ordre est celle du baptême par *infusion*, en versant l'eau, tel qu'il se pratique depuis longtemps dans l'Eglise latine : la seule citation de la *Doctrine* fait justice des récriminations des Grecs contre cet usage, et montre combien mal inspiré était en 1895 Sa Béatitude Anthime VII, patriarche de Constantinople, quand il contestait la validité d'un pareil baptême, au nom des traditions orientales. Beaucoup plus conciliants, et plus respectueux de l'histoire et de la tradition bien comprise, se sont montrés les Pontifes romains, Benoît XIV, Léon XIII, Pie X, qui, loin de prétendre imposer à l'Eglise grecque, sur un point de pure liturgie, l'usage latin, ont insisté pour que les Orientaux demeurassent fidèles à leurs coutumes, se faisant, après tant de siècles,

les échos d'une très sage parole de saint Grégoire le Grand : « Tant que la foi est une, la diversité des usages ne saurait nuire à l'Eglise ».

Qu'avant le baptême, le baptisant et le baptisé jeûnent, et d'autres personnes aussi si elles le peuvent : ordonnez tout au moins le jeûne au baptisé un jour ou deux auparavant.

[Prescription qui ne tarda guère à tomber en désuétude].

Que vos jeûnes n'aient pas lieu en même temps que ceux des hypocrites.

Quand l'Evangile s'en prend aux hypocrites pour leur manière de jeûner ou de prier, c'est aux Pharisiens qu'il en a. Mais ici le reproche peut viser tous les Juifs non convertis, au lieu de s'adresser seulement à une de leurs sectes.

Ils jeûnent, eux, le lundi et le jeudi ; vous autres, jeûnez le mercredi et le vendredi.

Ce sont les deux jours où avaient lieu anciennement les *stations*, c'est-à-dire des réunions religieuses dont l'ordre variait, surtout à l'origine, d'Eglise à Eglise ; le jeûne des jours de station ne durait que jusqu'au milieu de l'après-midi.

Et ne priez pas comme les hypocrites : mais, comme l'a ordonné le Seigneur dans son Evangile, priez ainsi :

[Ce n'est pas la seule fois que la *Didachè* renvoie à l'*Evangile* du Seigneur].

Notre père qui es au ciel, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui le pain nécessaire à notre vie, et remets-nous notre dette, comme nous remettons aussi leur dette à nos débiteurs, et ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal, car à toi est la puissance et la gloire dans tous les siècles.

C'est exactement, à part quelques mots rem-

placés par des synonymes [1], l'oraison dominicale qui, alors comme aujourd'hui, devait être la forme de prière la plus chère aux chrétiens, puisqu'elle leur a été enseignée par leur maître. « Je ne sçay si je me trompe, — c'est une page souvent citée de notre Montaigne — mais, puisque par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousjours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons... On debvoit donner à celle là le privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault, et qu'elle est tres propre à toutes occasions ». Au cours du bréviaire, qui est dans l'Eglise la prière officielle pour chaque jour, le *Notre Père* revient très souvent. — Le dernier membre de phrase est une de ces formules de louange ou *Doxologies* qui terminent d'ordinaire, dans notre liturgie, les hymnes et les oraisons : on verra, par les prières qui nous restent à citer,

1. Notre usage, en France, est de remplacer par *vous*, dans la traduction du *Notre père*, le tutoiement qui est pratiqué, en latin et en grec, même quand on s'adresse à Dieu. Nous avons laissé le tutoiement ici, pour rester plus près de l'original, et parce que nos lecteurs n'auront pas besoin, pour prier, de venir chercher à cette place une formule qu'ils savent par cœur.

que les doxologies revenaient souvent dans les prières dès le premier siècle. Il y en avait déjà chez les Juifs.

Priez ainsi trois fois par jour.

Il s'agit ici de prière privée, recommandée aux fidèles, et non d'une prière publique où l'on puisse voir l'origine des *heures* entre lesquelles est réparti le bréviaire de chaque jour. Mais l'un et l'autre mode de prière procède de la même inspiration. Déjà, sous l'Ancien Testament, le prophète Daniel priait trois fois par jour.

Quant à l'eucharistie, rendez grâce ainsi :

[Notez qu' « action de grâce » est la traduction littérale du mot grec « eucharistie »].

D'abord sur le calice : Nous te rendons grâce, notre Père, pour la sainte vigne de David ton enfant, que tu nous as fait connaître par Jésus ton enfant. Gloire à toi dans les siècles !

Pourquoi l'action de grâces sur le pain ne vient-elle pas en premier lieu ? Dans l'Evangile selon saint Luc, il y a aussi une action de grâces sur une coupe avant l'action de grâces sur le pain, puis sur une seconde coupe, et c'est la seconde qui est la coupe eucharistique, au sens où nous l'entendons maintenant (car pour nous, catholiques du xxe siècle, quand on nous parle d'eucharistie, nous pensons tout de suite au sacrement et à la présence réelle). Mais cela n'a pas, au fond, une importance bien grande. Il est possible que, si nous possédions plusieurs manuscrits de la *Didachè* au lieu d'en être réduits à un seul, nous constaterions que ce passage a été maladroitement transcrit : les copistes ont commis ce péché-là tant d'autres fois ! — Et la sainte vigne de David, que désigne ce symbole ? Vous remarquerez, dans les paragraphes suivants, que tous les dons pour lesquels on rend grâce sont mentionnés en termes abstraits : la vie, la science, la foi, l'immortalité... Est-ce encore un don abstrait qui est exprimé ici ? Ce n'est pas impossible : il arrive à tout le monde de changer ses façons de parler dans un même discours, mais d'ordinaire on garde plus soigneusement, dans le discours écrit, l'équilibre entre membres de phrase qui se répondent. C'est un premier côté

de la question. En voici un autre : Notre-Seigneur dit, dans l'Evangile selon saint Jean : « Je suis la vigne » ; même si l'auteur de la *Didachè* écrivait trop tôt pour avoir sous la main le récit de saint Jean (qui est le dernier en date, et de beaucoup, parmi les quatre Evangiles), il n'est pas étonnant qu'il ait connu cette parole de Jésus, car saint Jean n'a pas inventé les discours de son maître, et les apôtres ont dû les répéter bien des fois avant qu'ils aient été rapporté par écrit. « La vigne » fait donc songer à Jésus-Christ ; mais dirait-on de Jésus lui-même que Dieu « l'a fait connaître par le Christ » ? Voilà bien des complications ! On peut s'en tirer en se souvenant de la remarque faite tout à l'heure : la « sainte vigne de David », ce sera un don comme le salut, la foi, ou quelque autre bienfait exprimé par un mot abstrait, et ce don vient du Christ, la vraie vigne. Qu'importe d'ailleurs si nous ne parvenons pas à dire, dans notre langage moderne, tout ce qu'un oriental pouvait enfermer de pensée dans son langage plein de figures ? Une impression subsiste, dont tout le monde sera frappé : on ne parlerait pas ainsi d'une coupe de vin ordinaire. Il y a là quelque chose de plus et de mieux. — Mais il est heureux pour le lecteur — peut-être a-t-il besoin, après un pa-

reil passage, d'être rassuré — que le reste de l'opuscule soit moins difficile. Nous avons franchi le tournant le plus obscur de la *Didachè*, et si les érudits trouvent encore, dans le reste, de quoi discuter et ne pas s'entendre, du moins l'ouvrage offre-t-il, au premier coup d'œil, un sens général assez clair pour qu'il puisse intéresser les « honnêtes gens ».

Et sur le pain rompu : Nous te rendons grâce, notre Père, pour la vie et la science que tu nous as fait connaître par Jésus ton enfant. Gloire à toi dans les siècles ! Comme ce pain rompu, dispersé sur les montagnes et recueilli, est devenu un seul tout, qu'ainsi soit rassemblée ton Eglise des extrémités de la terre dans ton royaume. Car à toi est la gloire et la puissance par Jésus-Christ dans les siècles.

Le pain dont il s'agit, qu'on rompt pour faire le geste d'un repas (le geste que les récits de la dernière Cène ont noté) est un symbole de l'unité de l'Eglise : l'Eglise, dont les membres appartiennent à des nations différentes, à des milieux sociaux très divers, est une ce-

pendant, comme des milliers de grains recueillis dans la foule des épis, aux quatre coins des champs, on fait un seul morceau de pain. L'image est très belle, et l'idée est grandiose. N'y a-t-il là, d'ailleurs, qu'un *symbole* de l'unité, et le fait de manger, à la table du Seigneur, le même pain n'est-il pas un des facteurs les plus puissants de cette nécessaire unité ? Et si c'est à l'occasion de l'eucharistie que l'on demande à Dieu de rassembler dans son royaume l'Eglise dispersée, comme si l'achèvement de l'unité ne devait avoir lieu qu'au ciel, n'est-ce pas une indication que l'Eucharistie est, en vue de sa réalisation définitive, le plus efficace des secours ? Et nous revenons à la conclusion du paragraphe précédent : non, le pain dont on nous parle en termes pareils n'est pas un pain ordinaire, il doit être plus et mieux que cela.

Que personne ne mange ni ne boive de votre eucharistie, mais seulement ceux qui ont été baptisés au nom du Seigneur. Car c'est de cela que le Seigneur a dit : Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens.

Voilà qui est plus explicite encore : ce qu'on

mange et ce qu'on boit, dans le repas dont il s'agit, est chose sainte, réservée aux seuls baptisés. Nous ne parlerions pas autrement de l'Eucharistie telle que nous la connaissons et l'adorons aujourd'hui, nous qui savons que ce qu'elle cache à nos regards n'est rien de moins que le corps et le sang de Jésus. Beaucoup d'historiens croient qu'au temps de la *Didachè* les réunions des fidèles comportaient un repas en commun appelé l'*agape*, repas qui, s'il accompagnait de plus ou moins près la célébration de l'Eucharistie, n'impliquait à aucun degré la même réalité supérieure, et n'était qu'une manifestation de charité entre frères. Il n'est pas impossible que certaines expressions de la *Didachè* conviennent à ce repas demi-liturgique sans que cela empêche le moins du monde les prières d'action de grâces d'être disposées en vue de l'Eucharistie sacramentelle. Mais qui donc appellera « saint », et inaccessible à qui n'est pas baptisé, un repas même précédé et suivi de prières, mettons, pour transposer les termes anciens en langage moderne, un repas où l'on a dit le *Benedicite* ? Et la même conclusion doit revenir, comme un refrain : il s'agit de plus et de mieux que cela.

Après vous être rassasiés, rendez grâce ainsi :

Nous te rendons grâce, Père Saint, à cause de ton saint nom, que tu as fait habiter dans nos cœurs, et pour la science et la foi et l'immortalité, que tu nous as fait connaître par Jésus ton enfant. Gloire à toi dans les siècles !

Vous reconnaissez le thème et l'allure des prières précédentes ; tout à l'heure, vous retrouverez l'idée de l'Eglise et de son unité. Cela fait un peu double emploi avec ce qui précède, et c'est ce qui donne à craindre que l'opuscule ait été bouleversé, à cet endroit, par quelque copiste. Mais, comme nous l'avons dit, il est impossible de savoir avec certitude à quoi s'en tenir, puisque nous ne connaissons qu'un seul manuscrit. L'inconvénient est d'ailleurs tout à fait secondaire.

C'est toi, maître tout-puissant, qui as créé toutes choses pour la gloire de ton nom ; tu as donné la nourriture et le breuvage aux hommes en jouissance, pour qu'ils te rendent grâce ; mais à nous, tu

nous as donné une nourriture et un breuvage spirituels et la vie éternelle par ton enfant.

Pourquoi mentionne-t-on en même temps la nourriture spirituelle et la vie éternelle ? C'est parce que la première contribue à assurer aux chrétiens la seconde : ce pain est celui dont parle, un peu plus tard, saint Ignace d'Antioche, « le pain remède d'immortalité, antidote contre la mort, pour la vie en Jésus-Christ à jamais ». Une des idées qui sont les plus familières aux anciens Pères, idée demeurée en honneur chez les théologiens, est celle-ci, que la communion au corps du Christ met dans le corps du chrétien un titre de plus à la résurrection glorieuse. — Inutile d'insister sur le qualificatif de *spirituels* donné par l'auteur de la *Doctrine* au pain et au vin eucharistiques : ce ne sont donc pas un pain et un vin quelconques.

Avant tout nous te rendons grâce parce que tu es puissant. Gloire à toi dans les siècles! Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise, et de la délivrer de tout mal, et de la rendre parfaite dans ton amour. Rassemble-la des quatre vents, sanctifiée,

dans ton royaume, que tu as préparé pour elle. Car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles. Que la grâce vienne et que ce monde passe. Hosanna au Dieu de David!

Cette transformation du salut joyeux par lequel les Juifs accueillaient Notre-Seigneur entrant à Jérusalem est très intéressante : « Hosanna au fils de David » est devenu « Hosanna au *Dieu* de David ». C'est dire très clairement que Jésus, le fils attendu de David, est vraiment Dieu.

Si quelqu'un est saint, qu'il vienne. Si quelqu'un ne l'est pas, qu'il fasse pénitence. Maranatha. Amen.

Maranatha est un vocable araméen employé par saint Paul, et dont saint Jean exprime exactement le sens quand il dit dans l'Apocalypse : *Venez, Seigneur Jésus*. Le Seigneur Jésus viendra visiblement à la fin du monde. Notre-Seigneur avait si instamment attiré l'attention de ses disciples sur la fin du monde, que l'attente de cet avènement glorieux et terrible fut une des préoccupations les plus ordi-

haires des premiers fidèles, et que même ils demandèrent à Dieu de hâter ce triomphe définitif sur le monde et ses puissances mauvaises.

Permettez aux prophètes de rendre grâce tant qu'ils le voudront.

Pour la première fois nous rencontrons dans la *Didachè* la mention des prophètes ; il en sera question désormais longuement. Il ne s'agit pas ici du prophétisme tel qu'il existait sous l'Ancien Testament, où le prophète était l'intermédiaire dont Dieu se servait pour ramener le peuple juif à ses devoirs et l'entretenir dans l'attente du Messie, — mais d'un phénomène extrêmement curieux, et du reste extrêmement obscur, qui se produisit seulement pendant les premiers temps du christianisme et servit, dans les desseins providentiels, à son établissement. Au cours des réunions, certains fidèles « parlaient en langues », et, si personne ne se trouvait là qui fût capable d'interpréter leurs discours, ou ne pouvait qu'admirer sans comprendre, admirer la grâce de Dieu qui se manifestait ainsi, mais là se limitait pour les auditeurs le profit spirituel. A ce don de parler « en langues », Saint Paul préfère le don de

prophétie : le prophète lui aussi parle sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, mais « pour exhorter, édifier et consoler », et il atteint ce but en usant d'un langage intelligible à tous. L'action divine n'est pas moins manifeste dans ce cas ; le prophète, dit la *Didachè*, parle « en esprit », c'est-à-dire en extase, et sous une impulsion surnaturelle. Pourquoi, dans ces conditions, lui imposer d'avance les formules d'un rituel, quand il aura à « rendre grâce » ? L'Esprit-Saint mettra dans sa bouche les paroles qui conviennent.

Il sera de nouveau question de l'Eucharistie un peu plus loin, mais l'auteur ne citera plus aucun modèle de prière. Où se trouve, dans tout cela, la formule essentielle de la liturgie eucharistique, le rappel des paroles divines qui changèrent à la Cène le pain et le vin, et les changent encore, sur l'autel, au corps et au sang du Christ ? On s'est étonné de ne pas les trouver ici, et l'on en a conclu, suivant les camps, que l'auteur de la *Didachè* ne connaissait aucun rapport entre l'Eucharistiè et le corps et le sang du Christ, ou qu'il parlait seulement de l'agape dans les passages que nous venons de citer. Ne vaudrait-il pas mieux dire que, dans un manuel destiné aux simples fidèles, il n'a pas cru devoir insérer une partie de la formule eucharis-

tique que l'officiant seul avait à prononcer? En tout cas ce n'est pas une raison pour prétendre que l'Eucharistie, pour notre auteur, est un repas comme les autres. Cela ne cadre pas du tout avec le texte, qui insinue nettement le contraire à chaque tournant de phrase. Mais on s'explique tout naturellement que le rédacteur d'un manuel comme est la *Didachè* — si nous n'avions pas peur de l'anachronisme, nous dirions : le rédacteur d'un « paroissien » — se soit contenté de signaler aux fidèles quelques prières qui leur permissent de s'associer à l'esprit de la cérémonie, et ne se soit pas astreint à leur donner un « missel », pour pousser l'anachronisme jusqu'au bout. L'eût-il voulu, que c'eût été bien impossible. La fixation d'une liturgie n'est pas l'œuvre d'un jour ; et les compositions toutes privées ont été longtemps admises, pourvu qu'elles fussent conformes à la doctrine traditionnelle et que l'officiant n'omît rien de ce qui est essentiel, jusqu'au moment où l'autorité fut assez centralisée pour qu'il fût possible d'arrêter dans ses moindres détails la prière eucharistique, et d'en donner, dans chaque grande Eglise, le formulaire officiel et invariable. Il n'y a rien de tel dans la *Didachè*, et il faudrait n'avoir à aucun degré le sens de l'histoire pour y chercher autre chose qu'un

spécimen de ce que pouvait être, au premier siècle, la prière, dans ceux de ses éléments qui étaient encore abandonnés à l'inspiration d'un chacun. « Celui qui préside, dit saint Justin, un demi-siècle au moins après la *Doctrine*, rend grâce aussi abondamment qu'il le peut ».

Si quelqu'un vient et vous enseigne tout ce qui vient d'être dit, recevez-le ; mais si le prédicateur, étant lui-même perverti, vous enseigne une autre doctrine, et fait œuvre de destruction, ne l'écoutez pas ; mais s'il travaille à augmenter la justice et la connaissance du Seigneur, recevez-le comme le Seigneur.

En ce qui concerne les apôtres et les prophètes, agissez de la manière suivante...

Qui sont ces apôtres ? et pouvait-il y avoir parmi eux de faux docteurs ? L'auteur de la *Didachè* nomme dans le titre les *douze* apôtres. Ceux-là sont les hommes désignés par Notre-Seigneur lui-même pour constituer le Collège apostolique ; même dispersés et visitant les Eglises, il n'était pas à craindre qu'ils y répandissent d'enseignements fâcheux. Mais ailleurs,

dans l'Evangile, nous lisons que Jésus envoya prêcher soixante-douze disciples, qui durent, après la Pentecôte, avoir une part dans l'évangélisation. Nous ne pouvons guère nommer ces soixante-douze avec certitude, mais les traditions grecques croient en reconnaître un bon nombre dans des saints du premier siècle, auxquels précisément les livres de liturgie donnent le nom d'apôtres. Cela prouve que le titre n'était pas, en pratique, réservé aux Douze, ni à ceux qui, comme saint Paul et saint Barnabé, avaient reçu leur mission dans des conditions toutes spéciales. Au temps de saint Paul, comme au temps de la *Didachè*, il y avait des missionnaires toujours en courses, *itinérants* ; comme les Douze avaient parcouru le monde en prêchant l'Evangile et en fondant des communautés, ils allaient par les villes et les bourgades, annonçant le Christ et sa bonne nouvelle, et jetant les bases d'une chrétienté locale, qui s'organisait et se fortifiait après leur passage, grâce au zèle d'autres ouvriers. Ces errants étaient eux aussi appelés apôtres, et de fait leur rôle dans une bourgade où le Christ était encore ignoré était le même qu'avait joué l'illustre Paul à Corinthe ou à Thessalonique. Le nombre de ces apôtres ne pouvait être limité ; et on conçoit combien il était

facile à quelque mauvais esprit de se glisser parmi eux. Il y avait donc, avant de les recevoir, des précautions à prendre. La première et la plus urgente était de s'assurer que leur doctrine était bien celle de l'Evangile, celle des Douze, dont l'auteur de la *Didachè* veut être le fidèle écho. Les Epîtres du Nouveau Testament, plus tard celles de saint Ignace d'Antioche, sont toutes pleines d'avertissements à ce sujet.

En ce qui concerne les apôtres et les prophètes, agissez de la manière suivante, selon le précepte de l'Evangile : Que tout apôtre venant chez vous soit reçu comme le Seigneur ; mais il ne restera qu'une journée, deux s'il en a besoin ; s'il reste trois jours, c'est un faux prophète. En repartant, que l'apôtre ne reçoive rien que du pain, pour attendre une autre halte ; s'il demande de l'argent, c'est un faux prophète.

Les précautions contre les prétendus apôtres deviennent de plus en plus précises. Ils doivent être traités d'après l'Evangile. En envoyant prêcher ses douze apôtres, puis les soixante-douze disciples, Notre-Seigneur leur a donné

des instructions; elles ne s'appliquent pas moins aux missionnaires ambulants. « Celui qui vous reçoit, me reçoit ». Il faut donc accueillir les Apôtres comme on accueillerait le Seigneur lui-même. « N'ayez ni or, ni argent »: que l'apôtre donc n'en demande point. « Ni pain », ajoute l'Evangile de saint Marc : l'ouvrier apostolique mérite sa nourriture, il mangera ce qui lui sera servi par ceux qu'il évangélise; si la *Didachè* lui permet de demander du pain, ce n'est que pour le voyage, entre deux étapes: une ration seulement. L'autre règle est plus amusante : que l'apôtre reste un jour, pas plus. Et s'il est malade ? On le recevrait sans doute, en ce cas, pour plus longtemps. Mais, sans être tout à fait malade, il peut être fatigué, indisposé momentanément: qu'il reste donc deux jours s'il en a besoin. Mais pas trois, ou c'est un faux prophète. Ne voilà-t-il pas un criterium bien étrange ? Il le paraît moins quand on se rappelle les conditions exactes de ce ministère-là. La communauté à laquelle sont destinés ces conseils est déjà constituée, il n'y a plus à lui annoncer la bonne nouvelle; certainement il reste à ses membres des progrès à faire, mais ils ont leurs prophètes pour les y aider. et les dépositaires fixes de l'autorité, évêques, diacres; l'apôtre n'a pas l'occa-

sion, chez eux, d'accomplir son œuvre à lui; qu'il aille plus loin, c'est son rôle, après avoir pris, au milieu de ces frères, un peu de repos. Quand il arrivera dans une ville ou dans un bourg encore païen, assurément l'auteur de la *Didachè* compte l'y voir rester plus de deux jours!

Vous ne tenterez ni ne critiquerez aucun prophète parlant en esprit,

[c'est-à-dire en extase, sous une action de l'Esprit-Saint],

car tout péché sera remis, mais ce péché-là ne sera pas remis.

Le péché dont Notre-Seigneur a dit qu'il ne serait pas pardonné est, pour garder l'expression de l'Evangile, le « blasphème contre l'Esprit » : si vraiment l'Esprit de Dieu fait parler un prophète, celui qui critique le prophète critique par là même l'Esprit-Saint, blasphème contre lui, et ce péché-là ne sera pas remis, dit Notre-Seigneur, « même dans le siècle futur »; certes Dieu veut le salut de tous les hommes, sans exception; mais celui qui a volontairement

rejeté tous les moyens, naturels et surnaturels, que l'Esprit-Saint lui offrait pour se sauver, par quelle voie pourrait-il atteindre le salut qu'il a dédaigné ? Le langage inspiré [1] des prophètes est mis, par l'auteur de la *Didachè*, au rang de ces moyens offerts aux hommes par le Saint-Esprit.

Tout homme parlant en esprit n'est pas prophète, mais il l'est seulement s'il a la manière de vivre du Seigneur. C'est à leur conduite que l'on reconnaîtra le faux prophète et le vrai.

Jésus, dans l'Evangile, les compare au bon et au mauvais arbre, et ajoute : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ». Voyez combien cette *Didachè* est pénétrée d'esprit évangélique.

Tout prophète commandant une table en esprit

[ordonnant, dans son extase, de donner aux pauvres de quoi manger]

1. *Inspiré* s'emploie ici dans un sens large, non dans le sens précis où on le dit des saintes Ecritures.

ne mangera pas à cette table, sinon c'est un faux prophète.

On le suspecterait à bon droit d'avoir, sous couleur d'aumône, poursuivi un but intéressé.

Tout prophète enseignant la vérité, s'il ne fait pas ce qu'il enseigne, est un faux prophète. Mais tout prophète éprouvé, véridique, agissant pour figurer le mystère de l'Eglise dans le monde, sans enseigner à faire ce qu'il fait lui-même, ne doit pas être jugé par vous : c'est auprès de Dieu qu'il aura son jugement ; d'ailleurs les anciens prophètes ont agi de cette sorte.

Ce « mystère de l'Eglise dans le monde » n'est pas très clair. Peut-être l'allusion aux anciens prophètes, s'il s'agit des prophètes de l'Ancien Testament, permet-elle d'y entrevoir quelque chose. Voici des exemples. Le prophète Osée, sur l'ordre de Dieu, épouse une femme de mœurs scandaleuses : c'est pour figurer les péchés d'Israël ; les noms qu'il donne à ses enfants expriment la réprobation divine

contre le peuple ; mais, après de nouveaux désordres, le prophète n'en reprend pas moins son épouse pécheresse, car Dieu aime encor son peuple qui l'a trahi, et fera tout pour le ramener à lui. Ce n'est pas une raison pour que tous les hommes, imitant Osée, prennent leurs épouses parmi les femmes les moins recommandables ! Le prophète avait agi de la sorte pour « figurer le mystère d'Israël dans le monde », pourrait-on dire. Ezéchiel, entre autres autres ordres, reçoit celui de faire cuire des galettes d'orge, sous les yeux des Juifs, avec des excréments humains comme combustible, et le Seigneur lui dit : « C'est ainsi que les enfants d'Israël mangeront leur pain souillé chez les nations où je les chasserai ». C'est une image, et personne ne croira devoir préparer ainsi sa nourriture. — Peut-être certains prophètes, dans les communautés chrétiennes, recevaient-ils de l'Esprit-Saint des impulsions ou des ordres que quelque fidèles jugeaient bizarres ou inconvenants, et qui n'avaient d'autre raison d'être que leur valeur de figures : cela représentait concrètement une idée ou un sentiment, pour le suggérer aux fidèles, mais il n'y avait pour eux aucun motif d'imiter ces actions. Il est évident qu'il n'y avait pas à discuter de pareilles « prophèties ».

Quiconque dit en esprit : Donnez-moi de l'argent, ou quelque autre chose, vous ne l'écouterez pas ; mais, s'il dit d'en donner pour d'autres qui en manquent, que personne ne le juge.

« Vous ne critiquerez aucun prophète parlant en esprit », et cependant il y a des cas, nous venons de le voir, où celui qui parle en esprit ne doit pas être écouté, c'est un faux prophète. Il n'y a là aucune contradiction : quand il est avéré que le fidèle est un prophète, et qu'il parle en extase, qu'on l'écoute sans le blâmer ; mais il y a des hommes qui simulent les dons spirituels, ordinairement par cupidité ; ceux-là ne sont pas des prophètes, et rien n'empêche de les juger, tout au contraire. La prophétie, comme les autres grâces ou *charismes* de même genre, avait son rôle à remplir aux origines de l'Eglise. L'établissement de la hiérarchie, bien qu'elle fût expressément dans le plan du divin fondateur, (au moins pour les degrés essentiels), n'était pas possible en tous points dès le début : il fallait d'abord que la communauté existât, et c'est pour cela qu'un apôtre venait d'abord, et la fondait. Entre ce moment et celui où elle

recevrait un gouvernement en règle, qui serait là pour exciter, réconforter, guider les fidèles, et pour assurer la célébration de l'eucharistie ? Le Saint-Esprit, qui n'abandonne l'Eglise dans aucune nécessité, y pourvoyait par le ministère des prophètes. Mais ce ministère était transitoire, et, dès qu'une chrétienté pouvait vivre par elle-même, la hiérarchie s'y établissait, comme nous le verrons bientôt. Des chefs à demeure remplaçaient les apôtres ambulants, qui n'avaient plus désormais de rôle, et les prophètes. Vers la fin du Ier siècle, beaucoup de communautés avaient reçu une organisation stable, et les institutions provisoires tendaient à disparaître. Si certains se cramponnaient à leurs débris, et tâchaient d'en tirer un profit personnel, il importait de mettre les fidèles en garde contre ces intrus. C'est ce qu'a voulu faire, par les prescriptions que nous venons de lire, l'auteur de la *Doctrine*.

Tout homme qui vient au nom du Seigneur doit être accueilli ;

[Il ne s'agit plus ici de ceux qui se distinguent par des dons surnaturels, mais des simples fidèles étrangers].

ensuite éprouvez-le et connaissez ce qu'il est, car vous devez prudemment discerner la droite et la gauche. Si le nouveau venu ne fait que passer, secourez-le autant que possible; mais il ne restera pas chez vous plus de deux ou trois jours, à moins de nécessité. S'il veut se fixer parmi vous, et qu'il ait un métier, qu'il travaille et qu'il mange ; mais, s'il n'a pas de métier, avisez selon votre prudence à ce qu'un chrétien ne vive pas parmi vous en oisif. S'il ne veut pas agir ainsi, c'est un trafiquant du Christ : gardez-vous de ces gens-là.

Le premier devoir des chrétiens envers leurs frères qui voyagent est celui de l'hospitalité, et nous savons, grâce à saint Justin, qu'une partie de la quête du dimanche servait à l'entretien des hôtes. Mais il ne faut pas encourager l'oisiveté par une générosité mal comprise. « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger », disait saint Paul aux Thessaloniciens, et il avait le droit d'être sévère, car lui-même, non content de ses travaux apostoliques, de ses voyages, de ses fatigantes prédications, travaillait, quand il le pouvait, à son métier

de fabriquant de tentes, et il se félicitait de n'avoir mangé gratuitement le pain de personne, encore que sa mission lui en eût donné le droit. L'obligation de travailler ne s'applique pas, comme il est naturel, au voyageur qui ne fait que passer ; mais l'auteur ne témoigne d'aucune complaisance pour les parasites qui voudraient demeurer, sans rien faire, à la charge des autres : ceux-là « trafiquent du Christ » et ne méritent que d'être éconduits.

Tout prophète véritable, voulant s'établir parmi vous, mérite sa nourriture.

C'est ce que Notre-Seigneur déclarait à ses disciples en les envoyant prêcher, et il leur recommandait d'accepter, bien simplement et sans recherche, ce qui leur serait servi. Saint Paul lui-même, s'il n'a pas voulu être à la charge des frères, spécifie bien que ce n'est pas faute d'en avoir le droit ; car, comme il le dit ailleurs, le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Evangile de vivre de l'Evangile. Le prophète ne saurait, sans injure, être assimilé au paresseux qui ne doit pas manger.

Pareillement le docteur véritable gagne sa nourriture, lui aussi, comme l'ouvrier.

Les docteurs sont ceux qui ont reçu de Dieu une grâce spéciale pour enseigner la vraie doctrine, mais sans entrer en extase. Leur rôle est analogue à celui de nos modernes catéchistes.

Tu prendras donc les prémices de tous les produits du pressoir et de l'aire, des bœufs et des brebis, et tu donneras ces prémices aux prophètes, car ils sont vos grands-prêtres.

L'ancienne loi prescrivait de donner au grand-prêtre les premiers produits de toutes les récoltes. Les prophètes succèdent au grand-prêtre dans ce privilège.

Si vous n'avez pas de prophètes, donnez-les aux pauvres.

Il n'y avait donc pas de prophètes partout. De fait, ils n'étaient pas partout nécessaires ; cela dépendait du degré d'organisation de la communauté. Quand la hiérarchie régulière est définitivement constituée, il n'y a plus besoin d'eux.

Si tu fais du pain, prélève les prémices et donne-les selon le commandement. De même, si tu ouvres une amphore de vin ou d'huile, prélève les prémices et donne-les aux prophètes. De ton argent, de ton vêtement, de toute sorte de revenu, prélève les prémices, comme tu croiras le devoir, et donne-les selon le précepte.

Le dimanche, jour du Seigneur, réunissez-vous pour rompre le pain et rendre grâce, après avoir d'abord confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur.

Voilà un passage particulièrement précieux. Cette fois, il n'y a pas de doute possible, il s'agit bien de l'eucharistie célébrée dans les réunions. Ces réunions ont lieu le dimanche, parce que c'est le jour du Seigneur, le jour où le Seigneur Jésus est ressuscité ; il n'est plus question du sabbat : l'auteur, qui appelle les Juifs, comme nous l'avons vu, des « hypocrites », n'est aucunement tenté de conserver leurs usages. Non seulement on « rend grâce », dans ces assemblées, avec les formules citées plus haut ou, quand il y a là des prophètes, avec des formules analogues ; mais on « rompt le pain »,

ce qui fut, à la Cène, le geste caractéristique du Sauveur avant la distribution aux disciples, et c'est à ce moment sans doute qu'est prononcée la formule essentielle de consécration, que l'auteur n'a pas cru devoir reproduire. Auparavant, les fidèles avaient « confessé leurs péchés » ; était-ce une confession sacramentelle, était-ce seulement un rite comme la récitation du *Confiteor* à la messe, suivant la liturgie actuelle ? Nous ne pouvons pas le savoir, puisqu'on ne nous donne aucun détail sur la manière de procéder. Mais une chose est sûre : le but de cette confession est de préparer les fidèles à offrir un sacrifice pur, et elle avait donc, en quelque manière, une efficacité purifiante. — Enfin, et ceci est extrêmement intéressant, l'eucharistie que l'on célèbre dans ces réunions est un sacrifice, un sacrifice qui doit être pur : « En tout lieu, annonçait sous l'ancienne loi le prophète Malachie à qui l'Esprit-Saint dévoilait l'avenir, on offre en mon nom une oblation pure, car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur Dieu des armées ». La prophétie est désormais réalisée, et ce sacrifice sans l'ombre d'une souillure, c'est celui que les chrétiens offrent à Dieu en « rendant grâce », en célébrant l'Eucharistie, c'est notre sacrifice très saint de la Messe. Le premier siècle de notre

ère n'est pas écoulé, et déjà un écrit atteste que sur ce point la croyance de nos pères était identique à la nôtre, à nous chrétiens du vingtième siècle : tant il est vrai qu'en ce qu'elles ont d'essentiel l'Eglise et sa doctrine n'ont point varié ; tant il est vrai que, selon la promesse du Sauveur à ses fidèles, « il est avec eux jusqu'à la consommation des siècles ».

Quiconque a un différend avec son compagnon, qu'il ne se joigne pas à vous jusqu'à ce qu'ils se soient réconciliés, pour que votre sacrifice ne soit point profané.

Notre-Seigneur avait prescrit à celui qui voulait déposer une offrande sur l'autel de se réconcilier d'abord avec son frère, s'il en était besoin. Est-il une offrande qui doive être présentée avec des mains plus innocentes et un cœur plus pacifié, que celle que nous sacrifions à Dieu sur l'autel de la messe ?

Car voici ce qu'a dit le Seigneur : « En tout lieu et en tout temps on doit m'offrir un sacrifice pur, car je suis un grand roi, dit le Seigneur, et mon nom est admirable parmi les nations ».

C'est la prophétie de Malachie que nous rappelions plus haut. Les plus anciens Pères de l'Eglise furent frappés de la perfection avec laquelle elle était réalisée dans le sacrifice eucharistique : perfection que l'esprit humain n'eût osé imaginer, tant elle le surpasse et l'étonne ! Saint Justin la cite, lui aussi, et à plusieurs reprises. Remarquez combien expressément l'auteur de la *Doctrine* affirme que l'Ecriture-Sainte est la parole du Seigneur.

Elisez-vous donc des épiscopes et des diacres du Seigneur, des hommes doux, désintéressés, véridiques et éprouvés : car ils accomplissent pour vous, eux aussi, le ministère des prophètes et des docteurs. Donc ne les méprisez pas, car ils sont dignitaires avec les prophètes et les docteurs.

Jusqu'à présent, nous n'avons rencontré dans la *Didachè* la mention d'aucune hiérarchie autre que celle des bénéficiaires de dons spirituels, hiérarchie toute provisoire, nous l'avons vu, très peu fixe, et qui ne pouvait suffire que pendant une période de formation, quand l'organi-

sation des Eglises n'était pas achevée. Mais, dans le dernier quart du premier siècle, beaucoup de communautés sont solidement assises, et il faut leur donner un gouvernement plus stable. Il n'est pas indifférent de remarquer que la prescription d'élire des dignitaires vient dans la *Doctrine* aussitôt après le paragraphe sur le sacrifice, et en est comme la conséquence. « Elisez *donc* des épiscopes et des diacres ». C'est dire qu'au premier rang de leurs fonctions est la célébration de l'Eucharistie. Les prophètes avaient jusque-là rempli ce ministère, au moins certains d'entre eux, qui en fait étaient donc honorés du sacerdoce ; mais le don de prophétie allait décroissant, et il fallait que l'on eût des dignitaires pris en dehors de ceux que ce don distinguait encore. On sent bien que certains fidèles virent là une diminution du prestige sacerdotal, et c'est à eux qu'il est recommandé de ne pas *mépriser* les épiscopes, ni les diacres qui les assistent. *Episcope* est la traduction littérale d'un mot grec qui veut dire « surveillant », et dont nous avons fait « évêque ». Il est plus prudent, ici, de ne pas employer cette dernière forme, et voici pourquoi. Les évêques sont, dans les Eglises particulières, les successeurs des apôtres. Tant que ceux-ci vécurent, il n'y avait pas lieu, en règle générale, de donner des « évêques » aux

Eglises qu'ils avaient fondées par eux-mêmes ; ils en gardaient la haute direction. Il suffisait d'établir, pour gouverner la communauté en leur absence, des chefs secondaires, souvent choisis parmi ceux qui avaient reçu le don de prophétie ou d'autres *charismes*, et en même temps parmi les anciens, honorés déjà du respect de tous. C'est ce qui leur valait le titre de *presbytres* ou anciens (le mot a donné *prêtre* dans notre langue moderne), tandis que leurs fonctions de surveillance les faisaient appeler *épiscopes*. Les apôtres disparus, leur autorité supérieure passa à des hommes choisis dans ce collège de *presbytres* et qui en leur qualité d'héritiers directs des fondateurs gardèrent pour eux la surveillance, l'*épiscopat*. Ce sont vraiment des *évêques* ; auparavant, il vaut mieux se contenter de parler d'*épiscopes*. Comment se fit dans chaque Eglise cette transformation ? Cela pour nous importe peu. Mais on voit que, s'il semble y avoir, à l'origine, confusion entre les prêtres et les évêques, cette confusion n'est qu'apparente ; elle tient aux termes employés, dont il ne faut en presser le sens avec trop de rigueur. On traduirait très bien ainsi le texte de la *Didachè* : « Elisez, suivant la situation et les besoins de votre Eglise, des surveillants, évêques ou prêtres, et des diacres pour

les assister ». Dans certaines Eglises, que les Apôtres avaient fondées avec le concours de disciples particulièrement dignes, ils les avaient eux-mêmes mis à la tête de la communauté : c'étaient les premiers évêques de ces Eglises.

Le procédé employé pour désigner les épiscopes et les diacres est l'élection. Cela est tout à fait accessoire, et l'Eglise peut, d'après les circonstances, en adopter un très différent. Les évêques furent élus, à certaines époques, par le peuple ; à d'autres, par les évêques voisins, par les archevêques, ou plus tard par les chapitres. Aujourd'hui, en France, le Saint-Siège les choisit à peu près seul ; mais il subsiste, pour la nomination des évêques dans les autres pays, de grandes diversités. Ainsi l'Eglise, qui maintient immuables les principes, s'accommode indéfiniment, pour les modalités secondaires, des conditions où elle se trouve. Ce n'est pas seulement, comme on serait tenté de le croire, parce que les pouvoirs ecclésiastiques furent souvent entre les mains d'hommes de génie : il y a des prodiges d'adaptation que l'habileté toute humaine, la diplomatie ou le génie de l'administration, ne suffisent pas à expliquer. Dieu, qui veut son Eglise immortelle, lui donne incessamment tout ce qu'exige la vie d'un grand organisme, et ce miracle n'est pas moindre que

celui de l'immutabilité dans le dogme, maintenue malgré tous les heurts depuis dix-neuf cents ans.

Arrêtons-nous ici. Quelques lignes sur la correction fraternelle et un chapitre sur la fin des temps terminent l'opuscule, qu'un critique a ingénieusement appelé le « Catéchisme apostolique ». Ce que nous en avons cité est parfois d'interprétation difficile. Comment en serait-il autrement ? La plupart des écrits de la même époque ne sont pas venus jusqu'à nous ; il ne nous reste, de ce qui constituait alors la bibliothèque des Eglises, que des débris. S'il n'y avait pas eu tant de pertes, nous saurions en détail ce que croyaient et pratiquaient nos pères dans la foi sur le baptême, l'Eucharistie, comment étaient organisées les communautés chrétiennes, etc. Un petit livre écrit pour les fidèles ne peut pas tout dire. Mais combien ce que nous y trouvons est précieux ! Et s'il y a, dans la reconstitution tentée du milieu où il nous introduit, une part d'hypothèse, il y a assez de points d'appui certains pour que nous puissions conclure avec assurance que, dans une assemblée chrétienne du premier siècle, notre foi et

notre culte, dans ce qu'ils ont d'essentiel, n'apparaissent pas comme dépaysés. Quant on vient de vivre, par la pensée, en compagnie de ces vénérables *épiscopes* et de leurs fidèles, on *sent* ce qu'est l'Eglise une, sainte, catholique, apostolique. On l'aime davantage parce qu'on a l'impression de la connaître depuis plus longtemps [1].

L'église *une* ! « Rassemble-la des quatre vents, cette Eglise sanctifiée... » Depuis l'âge de la *Didachè*, des déchirements douloureux se sont produits. Dans la patrie même de son rédacteur, combien d'âmes de bonne volonté vivent dans l'ignorance, dans l'erreur, dans le schisme ! Combien, plus près de nous, restent en dehors de l'arche, « épis dispersés sur les montagnes », dont la Mère-Eglise voudrait faire un seul morceau de pain ! Mais la Providence ne s'endort pas. Les prêtres français exilés pendant la Révolution jetèrent dans le sol anglais, disent les historiens, des semences qui devaient

1. Depuis que ce chapitre est écrit, un savant anglais a proposé de rapprocher un peu de nous la composition de la *Doctrine*, et d'y voir l'œuvre d'un chrétien qui, pour l'amélioration de ses frères, leur proposait de revenir aux pratiques de l'âge apostolique telles qu'il se les représentait. Si cette idée était admise, il y aurait des pages à modifier dans notre commentaire (pas toutes, ni les plus importantes). Mais, jusqu'à présent, elle n'a guère trouvé de partisans parmi les historiens.

germer au dernier siècle : ce serait à eux, dans une mesure, que le catholicisme devrait Newman, Manning, Faber, tant d'autres, et le mouvement de conversions n'est pas arrêté. A l'heure où s'écrivaient ces lignes, c'étaient nos frères d'outre-Manche qui, à leur tour, foulaient notre territoire, venus défendre avec nous une civilisation en péril. N'était-ce pas l'œuvre même du catholicisme, visée à Louvain, à Malines, à Reims, que leurs armées et les nôtres défendaient ? Et qui sait si un jour cette coopération ne portera pas ses fruits ? C'est la prière qu'instruits par la *Didachè* nous ne devons cesser d'adresser à Dieu. Puisque c'est en votre Eglise que repose, pour le monde, l'espoir du salut, « rassemblez-la des quatre vents », d'Angleterre, d'Orient, de partout, et que la bienfaisante unité se fasse !

Saint Clément de Rome

Lettre aux Corinthiens

Saint Clément de Rome

Lettre aux Corinthiens

L'Eglise de Corinthe avait été fondée par saint Paul, qui, au cours de son deuxième voyage apostolique, y avait séjourné dix-huit mois. Elle avait donné, dès le début, de beaux exemples de ferveur, mais certains de ses membres paraissaient médiocrement disposés à cultiver l'esprit d'union qui devait régner entre les frères et constituer une de leurs forces. Peu d'années après le départ de saint Paul, il s'était formé comme des partis, chacun se réclamant d'un prédicateur en vue ; quelques-uns, qui ne voulaient être disciples que du Christ, en étaient arrivés, par un ironique retour des choses, à faire eux-mêmes figure de clan. Cette rivalité était d'autant plus étrange, que les prédicateurs dont on mettait les noms en avant,

saint Paul, saint Pierre, un chrétien savant et pieux nommé Apollos, n'avaient rien fait pour encourager une division aussi mesquine, et qu'ils se tenaient, quant à eux, en parfait accord. Seuls les juifs et les païens se réjouissaient de voir les chrétiens en mésintelligence, et ils s'exagéraient sans doute la portée d'un dissentiment qui laissait intacte l'unité de la foi. C'était déjà trop : saint Paul intervint avec vigueur, et adressa aux Corinthiens une première lettre, que nous lisons dans le Nouveau Testament.

Il faut croire que les Corinthiens avaient une tendance particulière à ces chamaillis sur les questions de personnes. Certes, ils gardaient pour saint Paul beaucoup d'estime et d'affection. Pourtant quelques-uns le dénigraient, et l'apôtre devait craindre qu'ils ne se fissent écouter, puisque, dans sa seconde épître, il crut nécessaire d'entreprendre, en termes impressionnants, sa propre apologie. Ce n'était pas qu'il fût orgueilleux : mais il y allait des fruits de son ministère, et saint Paul n'ignorait pas le conseil de l'Esprit-Saint, dont les catholiques français ont fait pendant la guerre une si opportune application : « Prends soin de ta bonne renommée ». Il n'y a rien de plus émouvant dans ses lettres que la confession où il raconte, avec modestie et fierté tout à la fois,

les grandeurs et les misères de sa vie apostolique. Il faut relire cette admirable page, que l'Eglise a assignée comme épître au dimanche de la Sexagésime. Mieux encore, il faut chercher, dans le Nouveau Testament, la lettre entière, et y écouter battre le cœur de Saint Paul.

Mais ces avertissements répétés ne suffirent pas. On vit de nouveau l'église de Corinthe agitée par les dissensions. Aux environs de l'an 95, le renom de ferveur des Corinthiens n'avait pas diminué ; mais, comme quarante ans plutôt, des meneurs avaient divisé la communauté, et les païens et les Juifs en profitaient pour blasphémer le nom du Seigneur : on exploitait contre les chrétiens leurs moindres défaillances, et la tactique n'a point changé. Que se passa-t-il au juste ? Des presbytres, de qui la vie était parfaitement digne, furent privés de leur charge ; mais il n'est pas question du motif. Se trouva-t-il à Corinthe des partisans attardés des prophètes itinérants, tels que nous les avons vus à l'œuvre dans la *Doctrine des douze Apôtres*, et prirent-ils ombrage de la hiérarchie régulière qui, là comme ailleurs, une fois les apôtres disparus, se constituait pour leur succéder et gouverner l'Eglise ? Il se peut que ce changement nécessaire ait provoqué des troubles et des aigreurs ici ou là, et ne

se soit pas accompli sans quelques heurts. Mais, à dire le vrai, nous n'en savons rien. Nous serions tout à fait dépourvus de renseignements sur l'incident de Corinthe, si nous n'avions pas conservé la lettre par laquelle l'Eglise romaine intervint dans le conflit. Elle est notre unique source d'informations, et elle ne dit pas tout. Mais nous n'en pourrions souhaiter de plus précieuse, et ce document, d'une authenticité incontestable, nous apporte sur l'Eglise primitive un témoignage capital. Ce qu'il précise est assez important pour que nous ne cédions pas à la tentation de lire entre les lignes des compléments douteux.

La lettre ne porte pas de nom d'auteur : elle est adressée à « l'Eglise de Dieu qui séjourne à Corinthe » par « l'Eglise de Dieu qui séjourne à Rome ». Nous retrouverons cette belle formule en tête de la lettre des Smyrniotes sur le martyre de saint Polycarpe : elle exprime bien que le chrétien, qu'il vive à Rome, à Corinthe ou à Smyrne, n'est là qu'en passant, qu'il a sa vraie patrie ailleurs, et que, selon le mot de saint Paul, « nous n'avons pas ici-bas une demeure permanente ». Mais la tradition est plus explicite, et nous pouvons la suivre en toute sécurité, tant les témoignages sont nombreux et formels. Le pape qui gouvernait

l'Eglise de Rome était alors saint Clément : c'est à lui qu'a de tout temps été attribuée la rédaction de cette lettre ; il parle au nom de son Eglise et en son nom personnel, et les deux ne font qu'un.

A cette époque, le nom de Clément était illustre. Un Flavius Clemens (Clément), appartenant à la famille des Flaviens qui détenaient l'empire, fut consul en 95, avec son cousin Domitien ; l'empereur le fit mettre à mort pour indifférence politique et athéisme, c'est-à-dire pour n'avoir pas adoré les dieux officiels ; il y a bien des chances, à ce compte, pour que Flavius Clemens ait été chrétien. Le pape, son homonyme, était aux yeux du monde un moins haut personnage ; il n'avait pas reçu, au moins jusqu'au bout, l'éducation romaine, et il connaissait mieux l'Ecriture Sainte que les poètes et les orateurs. C'était peut-être un affranchi de quelque membre de cette famille Flavienne, où le nom de Clément était fort répandu. Toujours est-il qu'en 95 il était assis sur le siège de saint Pierre depuis sept ans environ.

Le schisme de Corinthe ne tarda pas à être connu à Rome. Les Corinthiens avaient-ils envoyé un message pour informer leurs frères de la capitale et, comme on dira plus tard,

« en appeler au Saint-Siège ? » Ou bien la rumeur publique avait-elle suffi à colporter la nouvelle ? Les chrétiens de Rome souffraient alors, ou venaient tout juste de souffrir, la persécution de Domitien. Mais leurs propres difficultés ne les rendaient pas insensibles à celles d'autrui. On aurait pu s'en remettre du soin d'apaiser le différend au dernier survivant d'entre les apôtres, le doux saint Jean, de qui l'autorité se fût certainement imposée à la vénération unanime des Corinthiens ; de Patmos ou d'Ephèse, les relations par mer avec Corinthe et avec Rome étaient presque aussi régulières, à la belle saison, qu'entre deux ports d'escale de nos lignes de paquebots. Mais saint Clément et l'Eglise de Rome avaient conscience d'exercer une autorité particulière, l'autorité même de saint Pierre et de saint Paul, les fondateurs de cette Eglise. Et nous savons que leur droit d'intervenir ne fut pas contesté par les Corinthiens. Vers 170, on lisait encore à Corinthe, pendant les réunions du dimanche, la lettre de saint Clément, et l'évêque Denys l'écrivait aux Romains et au pape saint Soter, en les remerciant d'une autre lettre où se manifestait leur traditionnelle charité.

Saint Clément donne, sur l'objet de la querelle, une décision très nette : il n'est pas permis

de déposer les presbytres à moins qu'ils n'aient prévariqué ; quant aux fauteurs de désordre, le mieux serait qu'ils consentissent d'eux-mêmes à s'expatrier, ce qui ramènerait la paix et rachèterait le passé par un noble exemple de dévouement au bien commun. Il faut obéir aux presbytres, à la hiérarchie ; s'y refuser est une faute grave, dont on doit faire pénitence. Mais ces fermes conseils ne sont pas donnés sèchement ni brusquement. L'auteur veut convaincre, et non pas seulement prescrire. Il multiplie les raisons et les exemples. Il cite non seulement les Ecritures, mais les actes généreux qui ont illustré les héros païens. Ce chrétien d'une intraitable orthodoxie, ce pape pourrait dire vraiment, comme le vieux comique latin, que « rien d'humain ne lui est étranger ». Aussi les exhortations qui remplissent la lettre sont-elles chaudement persuasives. Et puisque sa lettre ressemble à une homélie, à une de ces homélies familières et pénétrées d'esprit évangélique que prononçaient dans les assemblées chrétiennes nos plus anciens pères dans la foi, et que nous serions si heureux de pouvoir lire, nous, leurs fils, il achève, comme il l'eût fait dans une réunion dominicale, sur une adjuration plus pressante et une admirable prière.

Acceptez notre conseil, et vous n'aurez pas à vous en repentir. Car aussi vrai que vit notre Dieu, que vit le Seigneur Jésus-Christ et l'Esprit-Saint, la foi et l'espérance des élus, celui qui accomplit avec humilité, avec une justice constante et sans négligence, les commandements et les préceptes donnés par Dieu, celui-là sera rangé et compté au nombre des hommes sauvés per Jésus-Christ, par lequel gloire soit à Dieu dans les siècles des siècles. Amen.

C'est bien, à ce qu'il semble, une fin d'homélie, à laquelle une prière solennelle va bientôt se souder. Et comme elle est riche de substance, cette formule de conclusion, comme est précise, et combien il importe, à une époque où le dernier des Apôtres n'est pas mort, de relever une par une les affirmations doctrinales d'un pareil texte ! C'est par Jésus-Christ que gloire est rendue au Père, et c'est par Jésus-Christ que les hommes sont sauvés. Mais on remarquera surtout la croyance très explicite de saint Clément à la Trinité : les trois personnes sont énumérées sans que rien trahisse une inégalité entre elles ; toutes trois sont également l'objet

de la foi et de l'espérance des élus, car il n'y a pas de raison grammaticale pour rattacher l'apposition au dernier des trois termes et non pas à toute la série ; le singulier même de cette apposition montre les trois personnes dans une inséparable unité. Et de cela seul on pourrait conclure à la divinité de chacune d'elles. Mais ce qui donne à la formule toute sa valeur, c'est sa ressemblance textuelle avec le serment des anciens Juifs : « Aussi vrai que vit le Seigneur »..., il y a dix exemples pour un, dans l'Ancien Testament, de cette manière solennelle de jurer, de prendre à témoin le Dieu vivant de la vérité de ce qu'on avance. Et Clément, qui connaît si bien les Ecritures, reprend la formule à son tour : seulement, au lieu d'invoquer Jéhovah, il atteste Dieu le Père, le Christ Jésus, le Saint-Esprit, et il n'a pas conscience d'avoir dénaturé le moins du monde la signification du serment qu'il emprunte aux livres sacrés. Il est impossible d'énoncer plus clairement la foi en la Trinité une, telle que les chrétiens la trouvaient exprimée dans la formule du baptême, reçue directement du Seigneur Jésus. Nous, catholiques du vingtième siècle, après tant de conciles et de définitions, nous aurions à notre service les mots techniques de la théologie et du catéchisme, d'une précision

plus rigoureuse ; mais nous ne saurions parler avec une plus impeccable orthodoxie. Et la formule de Clément est l'écho des formules de saint Paul. Rien ne fait mieux toucher du doigt la continuité vivante de nos dogmes, dont l'Esprit-Saint lui-même assure la fidèle transmission dans l'Eglise de Dieu.

Si quelques-uns résistent à ce que Dieu leur dit par notre entremise, qu'ils sachent bien qu'ils s'aventurent dans une lourde faute et un grave danger.

« Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, dit Jésus, regardez-le comme un païen ». Et il dit encore à ses apôtres, ses représentants sur la terre, et en leur personne à leurs successeurs : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; et celui qui vous méprise, me méprise ». Assurément, il arrive que l'Eglise ne parle pas en termes aussi impérieux, et se contente d'exprimer des directions et des conseils, quand il s'agit de points secondaires qui ne mettent pas en péril l'unité de foi, de morale ou de discipline. Elle ne chasse pas de son sein celui qui, tout en respectant l'autorité, garde en ces matières libres sa manière de voir. Mais elle tient à marquer elle-même

la frontière où expire cette liberté de jugement, et où il n'y a plus de place que pour l'obéissance. Or qu'y a-t-il de plus grave que le schisme ? L'Eglise ne peut tolérer que des imprudents, ou des brouillons, ou des orgueilleux déchirent l'unité qui est le premier de ses attributs. Elle ne peut le tolérer parce que Dieu ne le tolère pas. « Qu'ils soient un, dit Jésus à son Père céleste, comme toi et moi nous sommes un ». Et quand l'Eglise s'adresse à ses enfants avec cette sereine fermeté qui ne laisse le champ ouvert à aucune discussion, c'est Dieu qui parle par sa voix.

Pour nous, nous sommes innocents de ce péché qu'ils commettent. Mais, par nos prières et nos supplications insistantes, nous demandons :

Que le Créateur de toutes choses conserve intact en ce monde le nombre compté de ses élus, par son fils bien-aimé Jésus-Christ, par qui il nous a appelés des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de la gloire de son nom, à l'espérance en ton nom, duquel procède toute créature.

Brusquement, l'auteur passe de la troisième personne à la deuxième. Il avait commencé par une prière en style indirect ; mais sa piété s'échauffe, et ne s'accommode plus de cette démarche presque embarrassée. Il faut qu'il ouvre son cœur tout entier, qu'il parle à son Maître avec toute l'aisance et la liberté et la familiarité qu'autorisent l'amour et une grande foi. C'est dire que le mouvement de sa prière va devenir lyrique. Et, dans la trame de son improvisation, les perles scripturaires vont rouler, s'entrechoquer, s'illuminer mutuellement de brusques lueurs, comme des diamants que charrie au soleil un torrent au flot rapide. « Le nombre compté des élus », c'est une allusion à l'Apocalypse et au dénombrement des appelés, douze mille par tribu. « Il nous a appelés des ténèbres à la lumière », à une lumière admirable, ajoute saint Pierre, mais le libre adaptateur a laissé tomber l'épithète pour courir à un mot de saint Paul aux Ephésiens, qu'il ne cite pas plus textuellement. Et il en sera ainsi jusqu'au bout : une phrase, unique en apparence, mêlera les souvenirs d'Isaïe à ceux du psalmiste ou de Job, une citation furtive de Daniel à une de Judith, un rappel du Deutéronome à un écho des livres des Rois ; et nous n'arrêterons pas notre marche pour signaler ces emprunts. (Ils sont

devenus une des lois de la composition liturgique, et la plupart de nos introïts, de nos répons, de nos antiennes, ne sont pas faits d'autre chose). Quand la tradition de la belle poésie latine fut oubliée, on mit bout à bout, pour forger des vers sans génie, des fragments de Virgile ; on appelle « centons » les produits de ce bizarre exercice. N'accusons pas saint Clément de centoniser. Son cas est tout autre chose : il est tellement nourri de l'Ecriture que les expressions des deux Testaments se pressent d'elles-mêmes sous sa plume, et il n'a qu'à les enchaîner, sans que son propre discours y perde rien de sa spontanéité, de son jaillissement harmonieux. Ainsi notre Racine retrouvait sans effort les versets de l'Ancien Testament pour les faire passer dans son *Esther* ou dans son *Athalie ;* ainsi notre Bossuet émaillait ses discours de citations opportunes, parfaitement fondues dans la trame ; et si parfois, dans sa jeunesse, il fit dépense calculée d'une science fraîche acquise pour briller devant les auditoires messins, il eut vite dépouillé ce rien de pédantisme. Nous devrions, nous aussi, avoir de la Bible, tout au moins des plus beaux endroits, une connaissance si intime, nous devrions les avoirs lus et relus si souvent, que leurs expressions fussent deveneus vraiment nôtres et n'eussent qu'à passer

insensiblement dans nos écrits et nos discours. Ils sont nôtres, ces mots dictés pour nous par notre Père, ils sont une portion magnifique de notre héritage. Et si nous les retrouvions ainsi sans les chercher, si nous nous les étions « convertis en sang et en nourriture », nos pensées, nos paroles, tout notre entretien auraient cette saveur de christianisme que nous goûtons avec tant de joie et de profit chez les Pères de l'Eglise, dans les chefs-d'œuvres liturgiques ou chez les maîtres plus proches de nous de l'esprit chrétien. Et ils n'y perdraient rien en beauté, bien au contraire. « Si j'avais à former un homme dans son enfance, écrit Bossuet pour le cardinal de Bouillon, à mon gré je voudrais lui faire choisir plusieurs beaux endroits de l'Ecriture et les lui faire lire souvent, en sorte qu'il les sût par cœur ».

Dès les premiers mots de cette prière se traduit l'intention de l'auteur de la lettre. « Que le Créateur conserve intact en ce monde le nombre de ses élus ». Pour demeurer compté au nombre des élus, il faut ne pas cesser d'appartenir à l'Eglise, au moins à ce que les théologiens appellent l'*âme* de l'Eglise. Il faut ne rien faire pour se mettre en dehors de l'unité. L'Eglise n'a pas cessé d'adresser à Dieu cette demande dans ses prières les plus solennelles :

« Daignez pacifier votre sainte Eglise catholique, la garder, l'*unir* et la régir dans tout l'univers », disons-nous au Canon de la messe ; et le prêtre formule de nouveau ce vœu au moment de la communion. Déjà la *Doctrine des douze Apôtres* interprétait dans ce sens le symbolisme du pain et du vin, formés de milliers de grains de blé et de grappes de raisin.

Nous avons traduit par son « *fils* bien-aimé » un mot grec dont le sens est plus vague, et qui veut dire *enfant* ou *serviteur*. On le trouve souvent employé par les plus anciens Pères. Nous l'avons vu dans les prières de la *Doctrine des apôtres*, où on l'appliquait à David aussi bien qu'à Jésus. Mais ici, à cause de l'épithète, il ne faut pas hésiter : il est manifeste que, pour saint Clément, Jésus n'est pas seulement un *serviteur* de Dieu, ou son *enfant* au sens large, il est mieux que cela, il est le propre *fils* de Dieu ; et nous ne trahissons pas la pensée de saint Clément en traduisant ainsi. On reconnaît au même signe — l'examen attentif du contexte — qu'il en est ainsi dans plusieurs de ces textes vénérables. Les autres envisagent d'un autre point de vue, aussi légitime, la personne de Notre-Seigneur, et pensent surtout à sa mission : le Messie est appelé, en plusieurs endroits de l'Ancien Testament, le « serviteur

de Jéhovah ». Ces différents emplois du mot ne se contredisent pas et nous n'y reconnaissons pas une croyance autre que celle que nous professons.

Tu as ouvert les yeux de nos cœurs afin qu'ils te connaissent, toi, le seul Très-Haut au plus haut des cieux, le Saint qui repose au milieu des saints ; toi qui rabats l'insolence des orgueilleux, qui déroutes les machinations des peuples, qui exaltes les humbles et abaisses les puissants, qui enrichis et qui appauvris, qui tues, et qui sauves, et qui donnes la vie ;

[C'est le mouvement de certains versets du *Magnificat*, du cantique d'Anne, mère de Samuel, celui aussi des vers de Racine qui s'en inspirent :

Tu frappes et guéris ; tu perds et ressuscites...]

unique bienfaiteur des esprits, et Dieu de toute chair ; toi dont l'œil plonge dans les abîmes, et qui scrutes les œuvres des hommes, toi qui sauves dans les dangers et qui secours dans le désespoir, créateur et surveillant de tous les esprits,

[au lieu de « surveillant » on pourrait traduire littéralement « évêque » : en grec, c'est le même mot],

toi qui multiplies les peuples sur la terre et qui as choisi au milieu d'eux ceux qui t'aiment par Jésus-Christ, ton fils bien-aimé par qui tu nous as instruits, sanctifiés, honorés.

Rapprochez cette fin de phrase de celle qui termine le Canon de la messe : « Par le Christ Notre-Seigneur, par qui tu crées sans cesse tous ces biens, par qui tu les sanctifies, les vivifies, les bénis et nous les donnes ». Ce n'est pas le même contenu, mais c'est tout à fait le même rythme.

Nous t'en prions, ô Maître, sois notre secours et notre protecteur ; sauve ceux d'entre nous qui sont opprimés, aie pitié des humbles, relève ceux qui sont tombés, montre-toi à ceux qui sont dans le besoin, guéris les malades, fais rentrer les égarés de ton peuple, rassasie ceux qui ont faim,

délivre ceux d'entre nous qui sont en prison,

[par suite de la persécution de Domitien],

relève le courage des faibles, console les pusillanimes ; que tous les peuples reconnaissent que tu es le seul Dieu, que Jésus-Christ est ton enfant, que nous sommes ton peuple et les brebis de ton pâturage.

Il y a des énumérations de demandes toutes proches de celle-là dans les anaphores (nous dirions le canon) des diverses liturgies grecques actuelles, en particulier dans la liturgie de saint Basile. Les liturgies occidentales n'introduisent pas ces demandes dans le canon, mais en formulent de semblables en diverses circonstances. On voit que ces prières sont inspirées de souvenirs très anciens et très vénérables.

« Que tous les peuples reconnaissent que tu es le seul Dieu ! » Les bienfaits que jusque là saint Clément a demandés pour les hommes, ce sont ceux qui constituent l'objet des œuvres de miséricorde, spirituelles et temporelles ; et, parce que l'on prie Dieu de les accorder, les chrétiens ne sont pas dispensés de les pro-

curer à leurs frères autant qu'ils le peuvent ; en le faisant, ils serviront d'instruments à la bonté de Dieu. Mais il y a une grâce qui dépasse toutes celles-là ; c'est la reconnaissance du vrai Dieu, c'est la foi, condition de l'espérance et de la charité, par laquelle l'homme est introduit dans l'ordre surnaturel. Connaître Dieu pour pouvoir l'aimer et le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle. « Que votre nom soit sanctifié. Que votre règne arrive. Que votre volonté soit faite ».

C'est toi qui par tes œuvres as manifesté l'immortelle harmonie du monde.

Saint Paul écrit aux Romains : « Les perfections invisibles de Dieu, son éternelle puissance, sa divinité sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres ». L'ordonnance que nos savants essaient de reconnaître au prix de si grands efforts, le plan de la création, Dieu le portait en lui-même, dans sa sagesse infinie ; la création l'a réalisé et l'a mis sous nos yeux, et notre intelligence en prend occasion de glorifier son auteur. L'Apôtre ajoute : « C'est pourquoi ils sont inexcusables », ceux qui, devant ces mer-

veilles, ne reconnaissent pas et n'adorent pas le vrai Dieu. Cela se relie très logiquement avec la phrase de saint Clément.

C'est toi, Seigneur, qui as créé la terre, toi, fidèle dans toutes les générations, juste dans tes jugements, admirable dans ta force et dans ta magnificence, sage dans la création et dans l'affermissement des choses créées, montrant ta bonté dans ce qui se voit, fidèle envers ceux qui se confient en toi, miséricordieux et compatissant, remets-nous nos fautes et nos injustices, nos chutes et nos désobéissances. Ne tiens pas le compte de tous les péchés de tes serviteurs et de tes servantes, mais purifie-nous par la vérité, et dirige nos pas, pour que nous marchions dans la sainteté du cœur et que nous fassions ce qui est bon et agréable à tes yeux et aux yeux de nos chefs.

Quel chefs? Tous les supérieurs, qui, chacun dans son ordre, sont ici-bas les représentants de Dieu. Nous verrons bientôt que la persécution n'empêche par saint Clément de rendre ses devoirs aux princes temporels.

Oui, Maître, fais luire sur nous ta face, pour que nous ayons le bonheur dans la paix, pour nous protéger de ta forte main, nous délivrer de tout péché par ton bras puissant et nous sauver de ceux qui nous haïssent injustement.

C'est la seule prière que formule saint Clément contre les persécuteurs ; on n'en saurait imaginer qui déroge moins à la mansuétude chrétienne.

Donne la concorde et la paix à nous et à tous ceux qui habitent sur la terre, comme tu l'as donnée à nos pères lorsqu'ils t'invoquaient saintement avec foi et sincérité. [Rends-nous] soumis à ton nom puissant et de toute vertu, à nos princes et à ceux qui nous gouvernent sur la terre. C'est toi, Maître, qui leur as donné le pouvoir de la royauté, par ta magnifique et ineffable puissance.

Il est manifeste qu'il s'agit ici des chefs temporels, de l'empereur et de l'administration impériale.

Afin que, sachant la gloire et l'honneur que tu leur as départis, nous leur obéissions et ne fassions rien contre ta volonté. Accorde-leur, Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité, pour qu'ils exercent sans faux pas l'autorité que tu leur as confiée. Car c'est toi, Maître, céleste Roi des siècles, qui donnes aux fils des hommes la gloire, l'honneur et la puissance sur les choses de la terre. Seigneur, dirige leur conseil selon ce qui est bon et agréable à tes yeux, afin qu'exerçant dans la paix, la douceur et la piété le pouvoir que tu leur as donné, ils obtiennent ta faveur.

A peu près au même moment, saint Jean, dans son exil de Patmos, écrivait l'*Apocalypse* et tonnait contre la « grande Babylone », assise sur sept collines, qui, livrée à l'idolâtrie et à l'impureté, mettait à mort les fidèles et s'enivrait du sang des saints. Impossible de ne pas reconnaître dans cette sombre peinture la Rome de Domitien, à laquelle est prédit le châtiment. Mais les chrétiens se plaçaient volontiers à un autre point de vue. L'auteur inspiré dénonce des crimes qui n'étaient que trop réels,

et que la justice divine se proposait de punir. Or ce n'est pas aux chrétiens de réclamer la vengeance, ils en laissent le soin à Dieu qui se l'est réservée. Dans cet empire qui les persécutait, d'ailleurs, tout n'était pas mauvais ; ils jouissaient comme leurs contemporains des bienfaits d'une administration habile et de la paix romaine. Et, inflexibles sur les droits de Dieu et de la conscience, ils étaient pour tout le reste les plus obéissants des citoyens. Ils n'avaient pas oublié l'enseignement de saint Paul : « Il n'est pas d'autorité qui ne vienne de Dieu » ; et, rendant à Dieu seul ce qui était à lui, ils ne refusaient pas à César ce qui était à César. Ils payaient régulièrement les impôts ; et, si l'on n'eût contraint les soldats à des sacrifices idolâtriques, ils auraient accompli leur service militaire aussi vaillamment que les plus braves. « J'exhorte donc à faire des prières pour les rois et pour ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous passions une vie paisible et tranquille », écrivait encore saint Paul à Timothée, et saint Polycarpe s'emparait de ces paroles pour donner aux Philippiens le même conseil. Plus tard, ce sera un des points sur lesquels les apologistes reviendront avec le plus d'insistance. Les persécutions les plus cruelles ne parviendront pas à entamer sé-

rieusement ce loyalisme. A plus forte raison se manifestera-t-il quand l'empire sera devenu chrétien ; et saint Augustin, quand il apprendra que les barbares d'Alaric sont maîtres de Rome, pensera assister à la fin du monde, tant son patriotisme le faisait croire aux destinées éternelles de l'empire romain.

Ce sont de beaux exemples, et l'esprit qui animait nos premiers pères dans la foi ne doit pas cesser d'être le nôtre. « Ce n'est pas sans raison, disait saint Paul, que le prince porte le glaive ». Hélas ! comme les ouailles de saint Clément, nous avons vu des princes, des ministres ou des parlements le tirer du fourreau pour combattre l'Eglise de Dieu. Ils avaient tort en cela. Mais les chrétiens, qui résistaient aux ordres injustes parce qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, n'en avaient pas moins le devoir de se conformer à leurs prescriptions légitimes, et de prier pour les maîtres d'un jour. Ils n'ont cessé de demander à Dieu la prospérité de leur pays, à laquelle, pour leur part, ils contribuaient de toutes leurs forces ; et, pour les gouvernants, le sens de la justice. En priant ainsi, ils réalisent le vœu de la Mère Eglise, qui, dans ses oraisons liturgiques, implore pour elle-même la paix et la liberté. Mais en même temps ils font acte de bons citoyens et de pa-

triotes clairvoyants, car il n'y a pas de bien plus désirable pour une nation qu'un gouvernement soucieux de la justice, de *toute* justice, et respectueux des consciences chrétiennes.

Toi seul as le pouvoir de faire cela et de nous accorder des bienfaits encore plus précieux. Nous te rendons grâce par le grand-prêtre et chef de nos âmes Jésus-Christ, par qui soit à toi la gloire et la grandeur, et maintenant, et de génération en génération, et dans les siècles des siècles. Amen.

On a reconnu la terminaison habituelle de nos prières liturgiques. « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera ». Et l'Eglise, docile au conseil de son fondateur, se réclame de ce nom béni en chacune de ses oraisons. Elle fait passer par Jésus-Christ, en qui l'Epître aux Hébreux lui montre un grand-prêtre bien plus digne qu'Aaron, ses supplications et ses sacrifices : le prêtre est constitué tout exprès pour servir d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. L'exemple de saint Clément prouve qu'elle en usait ainsi dès l'origine.

A vrai dire, la prière que nous venons de citer n'appartient pas à la liturgie, et il suffit pour s'en convaincre de songer à sa destination : une lettre n'est pas un rituel. Pourtant l'allure et le ton de cette prière font penser aux textes les plus anciens de la liturgie ; et plus tard les compositions ou les recueils liturgiques feront de larges emprunts aux formules du saint pape : il y aura même, vers l'an 400, une liturgie dite « clémentine ». Un demi-siècle après la lettre de saint Clément, l'apologiste saint Justin décrit en ces termes une assemblée chrétienne : « Celui qui préside fait monter vers le ciel les actions de grâces *autant qu'il peut*, et tout le peuple répond : *Amen* ». Il n'y avait donc pas encore de formulaire liturgique obligatoire, comme notre missel de maintenant, auquel les prêtres n'ont le droit de rien changer, et la prière était laissée à l'improvisation du président. Pourtant cette improvisation était soumise à des règles. Le temps des prophètes, tels que nous les montre en action la *Doctrine des Apôtres*, était passé ; il en restait encore une tradition de liberté, mais on ne s'écartait pas d'un thème, toujours le même ; l'improvisateur suivait un plan. Il faut bien qu'il en ait été ainsi, puisque les prières des deux premiers siècles que nous avons conservées ont tant de

traits communs : celle de saint Polycarpe, celle de saint Clément, et même celles qui ont le moins l'air de famille, les prières de la *Doctrine des Apôtres*. Un jour viendra où les développements eux-mêmes et les mots seront fixés : alors seront constituées les diverses liturgies d'Orient et d'Occident, parmi lesquelles notre liturgie romaine occupe une place d'honneur. Ce sera l'œuvre des siècles de paix, où l'Eglise ne sera pas obligée, tout en gagnant sur le paganisme ses premiers fidèles, de se défendre contre les persécuteurs, et de se réfugier dans une ombre discrète pour échapper à leur coups.

Car, au temps de saint Clément, si les papes exerçaient déjà leur droit de trancher les conflits, ils ne pouvaient s'entourer des organes nécessaires à un pouvoir centralisé et à un contrôle minutieux des détails. Saint Clément n'avait rien auprès de lui qui ressemblât à une Congrégation des Rites. Il menait l'humble vie des chrétiens ses frères, et comme eux il était promis au martyre. La tradition rapporte qu'il fut exilé dans la Chersonèse, que nous appelons aujourd'hui Crimée, et qu'il y mourut, peu de temps après sa lettre aux Corinthiens. Il avait connu personnellement les apôtres, nous le savons par saint Irénée ; « il avait conversé avec

eux, il avait encore leur prédication dans les oreilles, et leur tradition devant les yeux ». (Nous aimerions savoir si c'est le même Clément dont saint Paul parle aux Philippiens, et qui avait avec lui prêché l'Evangile). Il n'avait jamais ambitionné un plus grand honneur que de confesser comme les apôtres le nom du Christ, et d'être jugé digne de partager leurs supplices. Il n'avait pas prévu que la célébrité s'attacherait à sa mémoire, et qu'il serait tellement vénéré que des chrétiens imagineraient de lui rendre ce singulier hommage, de faire de lui un héros de roman. On lui prêta d'incohérentes aventures, et l'on en profita pour prêcher, sous son nom et sous celui de saint Pierre, des doctrines hérétiques. Mais il a de meilleurs titres de gloire que ceux qui lui forgèrent les *Reconnaissances clémentines*. Et son souvenir est l'un des plus attachants parmi ceux des premiers successeurs des apôtres.

Saint Ignace d'Antioche

Lettre aux Romains

Sanit Ignace d'Antioche

Lettre aux Romains

Jésus avait annoncé à ses disciples qu'ils seraient en butte à la persécution : « Tenez-vous en garde contre les hommes, car ils vous livreront à leurs tribunaux, et vous flagelleront dans leurs synagogues. Vous serez menés à cause de moi devant les gouverneurs et les rois, pour me rendre témoignage devant eux et devant les païens. Vous serez haïs de tous à cause de mon nom ». A peine le Seigneur était-il remonté vers son Père que sa prédiction commença de s'accomplir. La loi mosaïque avait eu ses martyrs, Eléazar, les Macchabées ; la loi nouvelle allait avoir les siens, et la moisson en serait singulièrement plus abondante. Les Juifs lapident saint Etienne, en attendant qu'ils précipitent du haut du temple le vénérable saint Jac-

ques le Mineur. Hérode Agrippa, pour leur plaire, fait mourir par le glaive l'autre saint Jacques, frère de saint Jean, et jette saint Pierre dans la prison d'où il sera miraculeusement délivré. Cependant l'Eglise a fait des progrès, elle s'étend à travers l'empire et s'établit jusque dans la capitale des Césars romains. Alors ceux-ci deviennent à leur tour persécuteurs, et, plus puissants que le tyranneau Hérode, ils multiplient les victimes. Néron, Domitien attachent leur nom à des persécutions sanglantes.

Mais nous ne retrouvons pas encore devant nous, à cette date lointaine, des physionomies individuelles de martyrs dont nous puissions analyser en détail les sentiments. Certes les historiens profanes et ecclésiastiques nous ont conservé, sur ces témoins du Christ, des renseignement précieux, dont beaucoup sont très assurés. Mais ils sont courts et donnés en passant. Il en est ainsi dans presque toutes les histoires : ce n'est pas sur la période des origines que les sources sont les plus détaillées (voyez combien peu de choses nous savons des premiers rois mérovingiens) ; et si les origines chrétiennes ont ce privilège d'être connues par les documents absolument sûrs que sont nos Ecritures canoniques, sans parler de quelques

informations excellentes conservées par les Pères et quelques auteurs profanes, il n'en est pas moins vrai que, de tous les siècles de l'histoire ecclésiastique, aucun ne pose, à l'historien qui voudrait tout scruter dans le détail, autant de points d'interrogation. De beaucoup de martyrs du premier siècle, nous devons nous estimer heureux de connaître avec certitude le nom et la mort pour le Christ, avec une date approximative.

Tout à coup, au début du IIe siècle, une figure de martyr se présente à nous en pleine lumière. Ce ne sont pas ses Actes qui nous renseignent beaucoup : ils sont d'autorité nulle, ou à peu près. Mais nous avons mieux que des Actes, fussent-ils de la meilleure note. Qu'un narrateur, surtout un témoin oculaire, nous raconte les luttes subies par le martyr, nous recueillons avec piété ce témoignage. Qu'un procès-verbal d'interrogatoire nous fasse entendre le son même de la voix du martyr dans les réponses qu'il adresse à ses juges, nous tenons ce document pour plus précieux encore. Mais qu'au lieu de brèves répliques, dont un questionnaire règle la succession, nous écoutions le héros nous ouvrir son âme tout à loisir, c'est la plus rare des bonnes fortunes. Et il est providentiel que, dès que s'ouvrent les archives du

martyre, nous y lisions une de ces confidences de singulière valeur [1]. Nous allons apprendre avec quels sentiments un chrétien va au devant de la mort pour son Dieu. Et les élans de cette âme choisie seront si enthousiastes, qu'ils sembleront le modèle, après le Christ souffrant, sur lequel devront se régler les générations de martyrs qui viendront derrière lui.

Même parmi ses contemporains, cet Ignace, homme sans illustration aux yeux du monde, a trouvé des admirateurs. Les chrétiens vénéraient en lui le successeur de saint Pierre sur le siège épiscopal d'Antioche, où un certain Evode, de qui nous ne savons guère que le nom, l'avait seul séparé du chef des Apôtres, fondateur de cette Eglise. Antioche était la métropole de la Syrie. Et, dès qu'on apprit l'arrestation de l'évêque, les Eglises envoyèrent vers lui des députations, comme à un personnage particulièrement vénérable. Ses gardiens avaient estimé qu'un tel captif méritait d'être donné en spectacle au peuple romain, et ils le conduisaient à Rome, par étapes, en lui laissant la liberté d'écrire des lettres et de recevoir des visites, que les mœurs d'alors ne refusaient pas

1. Nous retrouverons une autre de ces bonnes fortunes dans la Passion de sainte Perpétue, un siècle environ après saint Ignace. Voir la troisième série.

aux prisonniers, et dont avait joui saint Paul, comme on le voit à la fin des *Actes des Apôtres*. Ce dut être pourtant un curieux spectacle que ce condamné aux bêtes donnant des audiences à des ambassadeurs qui lui prodiguaient les marques de leur vénération, recevaient ses conseils et lui soumettaient les difficultés intérieures de leurs communautés. Le convoi s'arrêta d'abord à Philadelphie, puis à Smyrne, où Ignace reçut des délégations d'Ephèse, de Tralles et de Magnésie-sur-le-Méandre ; il leur confia des lettres pour ces trois Eglises, et c'est aussi de là que partit pour Rome la lettre que nous lirons tout-à-l'heure. Passé de Smyrne à Troas, l'évêque d'Antioche écrivit aux Eglises de Philadelphie et de Smyrne, qui l'avaient si bien accueilli ; et, ne pouvant continuer cette correspondance parce que l'ordre d'embarquement était venu plus tôt qu'il ne l'attendait, il écrivit à saint Polycarpe, évêque de Smyrne, une lettre personnelle pour lui recommander d'envoyer aux Eglises des messages de sa part. A Troas, deux envoyés d'Antioche l'avaient rejoint : ils lui apportaient la nouvelle de l'arrêt de la persécution, et il en faisait part aussitôt à ses correspondants.

Telle était la conduite des chrétiens à l'égard d'Ignace. Ses conducteurs durent être bien

étonnés de voir à leur humble prisonnier un pareil prestige. Mais il y a plus étonnant encore. Saint Ignace a été martyrisé aux environs de l'an 110; certains historiens précisent en 107, avec beaucoup de vraisemblance; d'autres descendent jusqu'à 115 ou 116. Une trentaine d'années plus tard vint à Antioche un jeune avocat nommé Lucien, qui, ayant échoué dans l'apprentissage de la sculpture, s'était mis à l'école des rhéteurs et des sophistes grecs, et était en passe de l'emporter sur tous ceux de son temps. Ce Lucien était un homme fort spirituel, qui ne manquait pas de bon sens mais qui se piquait surtout de scepticisme, et dont la verve railleuse et mordante s'en prenait à tout le monde; on l'a comparé maintes fois à Voltaire, dont il a le rire destructeur et aussi l'incompréhension de ce qui est vraiment grand [1]. A Antioche, saint Ignace n'était pas oublié. Bien qu'il ne connût les chrétiens que fort superficiellement, Lucien entendit parler du célèbre martyr, de son voyage à Rome et de ses lettres. Et quand, en l'année 169, le rhéteur

1. Les jeunes hellénistes des lycées et collèges français connaissent de Lucien quelques dialogues, *Dialogues des Morts*, *Dialogues des Dieux*, et surtout *le Songe ou le Coq*, amusant dialogue entre le savetier Micyle et son coq, qui, dans une vie antérieure, était le philosophe Pythagore, et qui apprend à son maître à ne pas désirer la richesse.

cynique Peregrinus eut réalisé l'excentricité, annoncée quatre ans auparavant, de dresser pour lui-même un bûcher aux jeux olympiques et d'y montrer théâtralement, devant la foule, pour y être brûlé vif, le sarcastique pamphlétaire se souvint de l'évêque dont on lui avait vanté, à Antioche, la soif du martyre. Il mêla à l'histoire du cynique Peregrinus, sans le dire, celle du chrétien Ignace; et, profitant de l'amour du changement qui avait valu à Peregrinus le surnom de Protée, il en fit d'abord un chrétien, arrêté en Syrie, recevant de nombreuses députations de coreligionnaires venus pour le délivrer, et remis en liberté par un gouverneur philosophe. Protée changea de pays, et aussi de doctrine; il devint un philosophe cynique, portant le petit manteau sale et les cheveux incultes; enfin il organisa à Olympie son suicide insensé, pour lequel Lucien ne trouve pas assez d'éclats de rire : « J'ai vécu en Hercule, je dois mourir comme lui » (sur le bûcher), disait-il, et il se donnait le nom de Phœnix, le nom de l'oiseau légendaire qui renaissait de ses propres cendres. Avant de mourir, il envoya à toutes les villes des lettres contenant ses recommandations suprêmes, et là encore Lucien se souvient de la correspondance de saint Ignace. A-t-il confondu vraiment l'hu-

milité du martyr et l'orgueil démesuré du cynique? En tout cas, l'esprit véritable du christianisme lui a complètement échappé; il eût fallu atteindre à des hauteurs morales qui dépassaient le niveau de cet homme intelligent. Mais saint Ignace, qu'il comprenait si peu, lui paraissait un homme tout à fait extraordinaire; et le Voltaire de l'hellénisme rend au martyr chrétien un hommage à sa façon. Qu'eût-il répondu, le spirituel satirique, à qui lui eût remontré combien l'héroïsme simple d'Ignace l'emporte sur la folle ostentation de Peregrinus?

Les lettres de saint Ignace d'Antioche, écrites sans art, mais d'un cœur ardent, reviennent avec insistance sur ces deux thèmes : éviter l'hérésie et le schisme; pour cela, se ranger en toute occurrence autour de l'évêque, et des prêtres et des diacres qui lui sont unis « comme les cordes à la lyre ». On ne saurait imaginer un plaidoyer plus énergique pour les droits de la hiérarchie. Les critiques que ce témoignage contrariait le plus ont fini par renoncer à le déclarer inauthentique: on peut considérer comme acquise l'authenticité des sept lettres de saint Ignace, et elles ne sont plus compromises par les additions du faussaire qui, en allongeant les lettres existantes et en en forgeant six autres, constitua par la suite sous le grand nom de l'é-

vêque d'Antioche un dossier épistolaire passablement tendancieux. Mais, dans cette correspondance, la lettre aux Romains est à part, et il est impossible de n'y pas voir une pure merveille. Renan, qui apportait dans l'étude des origines chrétiennes les préjugés que l'on sait, et qui avait le tort de rejeter comme apocryphes six des lettres de saint Ignace, sentait qu'il ne fallait pas contester celle-là, et ne faisait pas difficulté de l'appeler « l'un des joyaux de la littérature chrétienne primitive ».

Ignace, appelé aussi Théophore, à l'Eglise qui a obtenu miséricorde dans la magnificence du Père très-haut et de Jésus-Christ, son Fils unique ; à l'Eglise aimée et illuminée par la volonté de celui qui a voulu tout ce qui existe, selon l'amour de Jésus-Christ notre Dieu; à l'Église qui préside dans le (chef)-lieu du pays des Romains, digne de Dieu, digne d'honneur, digne de bénédiction, digne d'éloge, digne d'être exaucée, digne et chaste, et présidente de la charité, obéissant à la loi du Christ et portant le nom du Père, que je salue au nom de Jésus-Christ, Fils du

Père ; aux fidèles attachés de corps et d'esprit à chacun de ses commandements, remplis de la grâce de Dieu à n'en pouvoir plus être séparés, et purs de toute couleur étrangère, je souhaite une parfaite et sainte allégresse en Jésus-Christ notre Dieu.

Quelle adresse pompeuse, et foisonnante, voire redondante! Le bon évêque n'est jamais avare de compliments quand il écrit aux diverses Eglises, et la profusion même des qualificatifs fait songer à l'emphase que les Grecs, hommes de mesure, reprochaient aux Asiatiques. Mais cette fois la coupe déborde, et saint Ignace ne sait quelles louanges, encore et toujours, il pourra bien ajouter à celles qu'il a accumulées déjà. Il en oublie la syntaxe, de laquelle il n'est point fanatique, et l'enchaînement régulier de la phrase ; traduite mot à mot, et rigoureusement, son adresse aurait l'air d'un monstre... Mais il s'agit bien de cela, et de ce que peut en penser un professeur de grammaire! Visiblement, dès la minute où il prend le stylet, Ignace est ému. Il écrit à une Eglise qu'il n'ose pas, lui, l'évêque le plus vénéré de la Syrie, aborder en égal. Ce n'est pas une Eglise comme les autres. On le sent, avant même d'en exa-

miner les indices dans le détail, à ce ton d'extraordinaire vénération, d'enthousiasme, de lyrisme. Et il en sera ainsi jusqu'au bout.

Ignace porte un double nom : on l'appelle aussi Théophore, ce qui signifie, suivant l'accentuation qu'on donne au mot grec, porté (inspiré) par Dieu, ou porte-Dieu (Christophore, dont nous avons fait Christophe, est le nom d'un saint qui porta le Christ). En tout cas, c'est un surnom chrétien, tandis qu'Ignace (*Ignatius*, *Egnatius*) est un nom de tradition romaine, et, plus anciennement, samnite. Quand le martyr sera arrivé en Europe, il sera conduit à Rome par une voie appelée *Egnatia*. Par la suite, les Syriens donnèrent à saint Ignace le nom de *Nurono*, « embrasé » ; ils avaient traduit dans leur langue *Ignatius*, le croyant dérivé d'*ignis*, qui veut dire « feu » [1]. Ils étaient excusables de se méprendre sur une étymologie latine, et d'en imaginer une tout à fait fantaisiste. Mais, étymologie à part, que ce nom syriaque était bien porté !

A deux reprises, l'évêque d'Antioche attribue à l'Eglise romaine une « présidence ». Elle préside, dit-il d'abord, « dans le lieu de la région des Romains », et cette traduction rigou-

1. En réalité, *Ignatius* doit venir de *gnatus*, mis pour *natus*, « né ».

reusement littérale présente un pléonasme évident, voire un peu bizarre. Saint Ignace veut désigner tout simplement Rome, ou, si l'on préfère, le « chef »-lieu, la « capitale » du pays des Romains, la capitale de l'empire, et c'est exactement la même chose. Il ne faut pas, avec un écrivain comme celui-là, s'étonner d'une imperfection littéraire, il suffit que le sens soit clair. Et ce qui est ici d'une clarté éblouissante, c'est le mot « présider ». La « présidence » de l'Eglise romaine! Elle s'exerce à Rome, naturellement, puisque c'est là qu'est l'Eglise présidente ; mais l'Eglise romaine ne préside pas seulement chez elle : charbonnier est maître chez soi, dit le proverbe, mais personne ne dira qu'il « préside » pour si peu. Il faut bien admettre que cette présidence s'exerce dans un rayon plus étendu, que l'Eglise de Rome est à la tête d'autres Eglises, et cette phrase maladroitement écrite est une attestation précieuse de la primauté romaine.

Un peu plus loin, l'évêque reconnaît à l'Eglise romaine la « présidence de la charité ». Qu'elle ait témoigné aux autres communautés chrétiennes une charité infatigable, et qu'elle ait d'emblée conquis le premier rang dans les manifestations de charité, on en trouverait maintes

preuves dans les plus anciennes histoires ecclésiastiques. Vers 170, Denys, évêque de Corinthe, écrivait aux Romains : « Depuis le commencement, vous avez l'habitude de faire du bien à tous les frères, d'envoyer des aumônes à beaucoup d'Eglises, de soutenir les chrétiens condamnés aux mines par les ressources que vous leur adressez... » Mais l'expression, sous la plume de saint Ignace, a peut-être un sens plus précis. Il arrive à l'évêque d'Antioche d'employer le mot « amour » ou « charité » pour désigner une Eglise, une chrétienté, dont les membres sont unis par le lien de l'amour ; il écrit aux Tralliens : « La charité des Smyrniotes et des Ephésiens vous salue » ; aux Philadelphiens et aux Smyrniotes : « La charité des frères qui sont à Troas vous salue » ; et c'est comme s'il disait : « Les frères de Smyrne, ou d'Ephèse, ou de Troas, unis entre eux et avec vous par la charité, vous saluent ». Pourquoi « la présidence de la charité » ne serait-elle pas la présidence de l'Eglise chrétienne, société d'amour ? On n'ose l'affirmer avec certitude, parce qu'il faut toujours être prudent quand on interprète ces termes abstraits, la croix des traducteurs. Pourtant on a l'impression que l'on ne commettrait pas un contresens. Et il faut retenir, en tout cas, l'affirmation très nette,

une fois de plus, de la « présidence », d'une primauté qu'Ignace ne définit pas, mais qui lui a fait adopter à l'égard des Romains une attitude de singulière déférence. Il y a chez lui, je le sais, l'humilité qui convient au chrétien et au martyr ; mais il n'est pas moins humble dans ses autres lettres, et cela ne l'empêche pas de donner des conseils, cela ne lui fait pas oublier son autorité, sa dignité épiscopale, Au lieu qu'il témoigne aux Romains une vénération sans bornes, et qu'il ne risque pas le moindre conseil, en matière de foi ou de conduite. Il est vrai, je le sais encore, que c'est un service qu'il va leur demander. Mais cette circonstance non plus n'explique pas à elle toute seule une attitude aussi extraordinaire. L'Eglise de Rome, évidemment, possédait dans la chrétienté naissante une situation à part.

A force de prier Dieu, j'ai obtenu de voir vos saints visages; j'ai même reçu plus que je ne demandais, car c'est en prisonnier dans le Christ Jésus que j'ai l'espoir de vous saluer, s'il veut me rendre digne de le conserver jusqu'au bout.

Dès la première parole éclate la fierté du

martyr ; il est dans les chaînes pour le nom de Jésus, et c'est là son plus grand bonheur ; il ne craint qu'une chose, c'est de le perdre. Et il n'ignore pas que le don du martyre, comme tous les dons surnaturels, est dû à la grâce de Dieu, et dépasse infiniment nos mérites humains.

L'affaire est bien engagée : si seulement, avec la grâce de Dieu, je puis entrer sans obstacle en possession du lot qui m'est échu ! Car je redoute votre charité, et le tort qu'elle risque de me faire. Il vous est facile, à vous, de faire ce que vous voulez ; mais à moi il m'est dificile d'arriver jusqu'à Dieu, si vous n'avez pas pitié de moi.

Nulle part saint Ignace ne précise le danger où le mettent les chrétiens de Rome. Mais on le devine d'après la suite de ses recommandations : pas d'interventions auprès des hommes ; que les Romains ne disent mot à son sujet ; qu'ils laissent faire, qu'ils ne détournent pas les bêtes de la victime promise. Il existait donc, ou du moins saint Ignace redoutait, un complot organisé pour sa délivrance, et c'était affaire de paroles dites au bon endroit, à des gens in-

fluents. Si la masse des chrétiens était d'obscure naissance et de condition médiocre ou basse, certains frères appartenaient aux classes aristocratiques ; d'autres, moins haut placés, pouvaient avoir des relations fort utiles. Dès le temps de saint Paul, on comptait des chrétiens jusque dans la maison de l'empereur, dans le nombre considérable des affranchis qui géraient les administrations centrales et peuplaient les bureaux. Si l'on pouvait regarder comme historiques les actes du martyre de saint Ignace, l'hypothèse d'une intervention efficace paraîtrait tout à fait chimérique, car ce serait Trajan lui-même, de passage à Antioche, qui aurait prononcé la condamnation aux bêtes, et une décision personnelle de l'empereur n'avait aucune chance d'être éludée. Mais ces actes ne sont guère que des légendes. Pourquoi, si le jugement avait été rendu par un proconsul, les chrétiens de Rome, ceux du moins qui possédaient quelque influence, n'auraient-ils pas mis en œuvre une procédure d'appel ? N'importe qui, d'après la loi, et non pas seulement le condamné, pouvait interjeter appel, jusqu'au dernier moment avant l'exécution de la sentence. Or nous apprenons, par la fin de notre lettre, qu'une délégation de Syriens s'était rendue à Rome directement, devançant de beaucoup le martyr,

ce qui donnait du temps pour concerter les démarches. On pouvait espérer gagner les gens de quelque bureau, et, sur leur avis favorable, faire casser la condamnation. C'est ce que saint Ignace, en termes pathétiques, supplie les Romains de ne pas tenter.

Ce n'est pas aux hommes que je désire que vous cherchiez à plaire, mais à Dieu, et d'ailleurs vous le faites. Pour moi, je ne retrouverai jamais une telle occasion de m'unir à Dieu; et vous, si vous ne dites mot, jamais vous n'aurez attaché votre nom à une œuvre meilleure. Car, si vous faites sur moi le silence, je serai une parole de Dieu ; mais si vous m'aimez d'un amour charnel, je ne serai plus qu'un son de voix.

Le martyr, comme l'indique le mot grec qui le désigne, est un « témoin » ; il rend à Dieu, avec le secours de sa grâce, un témoignage intelligible, raisonnable, dont toute âme droite peut comprendre le sens. Mais, si on lui fait perdre l'occasion du martyre, il ne prononcera pas ce témoignage, son hommage deviendra beaucoup moins significatif, moins caractérisé, un bruit de voix indistincte n'articulant aucun contenu,

un son n'exprimant aucune idée précise. Cette antithèse nous paraît forcée ; pourtant on en citerait chez les anciens de nombreux exemples. Et c'est d'après leurs habitudes de langage, non d'après les nôtres, que nous devons les apprécier.

Ne m'accordez pas d'autre faveur que celle-ci : que j'offre mon sang à Dieu en libation, pendant que l'autel est encore prêt ; et vous, formés en chœur par la charité, vous chanterez un hymne au Père, dans le Christ-Jésus, parce que Dieu a daigné faire venir l'évêque de Syrie du levant au couchant. Il est bon de se coucher du monde en Dieu pour se lever en lui.

Saint Ignace évoque le sacrifice de sa vie qu'il compte bien offrir à Dieu. Il l'évoque, il est vrai, dans le cadre d'un sacrifice païen : la libation répandue en l'honneur de la divinité, les chœurs chantant des hymnes autour de l'autel... Mais saint Paul, plus d'une fois, s'exprime de même, et comment auraient-ils parlé autrement tous les deux ? Il n'y avait pas un siècle que le christianisme avait commencé de révolutionner les

idées religieuses : il n'avait pas eu le temps de changer aussi les habitudes du langage. Saint Ignace, d'ailleurs, n'en est pas à peser ses mots, comme un rhéteur. Il faudrait plaindre celui qui ne sentirait pas dans ces phrases le mouvement lyrique, l'ardeur intérieure qui emporte la pensée. Et la fin du paragraphe en donne une preuve nouvelle : venu de l'Orient vers l'Occident romain, saint Ignace transpose instantanément ce voyage dans un ordre supérieur d'idées : il y voit le symbole de sa mort et de sa nouvelle vie, figurées par la chute et la renaissance de l'astre du jour. L'image est assez grandiose pour n'avoir pas besoin d'un développement à effet, et pour parer le discours de magnificence, rien que d'y avoir été jetée en passant. N'est-ce pas la démarche même, toute spontanée, des grands lyriques ?

Vous n'avez jamais porté envie à personne,

[ne me jalousez donc pas la joie du martyre].

Vous avez instruit les autres. Et je veux que ce que vous recommandez dans votre enseignement demeure incontesté.

Encore un témoignage précieux rendu par saint Ignace à l'Eglise romaine. A quels événements précis fait-il allusion ? Peut-être à l'intervention de saint Clément dans l'incident de Corinthe. Mais il a pu y avoir beaucoup d'autres circonstances, plus ou moins graves, où l'Eglise romaine a sauvegardé dans les autres Eglises l'unité et l'orthodoxie : nous avons conservé sur cette lointaine période si peu de documents, que saint Ignace a connu sans doute bien des faits qui nous échappent. Et tous étaient à l'honneur de la charité et de l'indéfectible orthodoxie de l'Eglise romaine ; elle n'avait jamais manqué au devoir que Jésus avait assigné à Pierre : « Affermis tes frères ». En particulier, l'Eglise de Rome professait une doctrine très pure et très exacte sur l'excellence du martyre, et saint Ignace en revendique pour lui-même le bénéfice.

Demandez seulement pour moi la force intérieure, pour que j'aie du chrétien non seulement le langage, mais la volonté, que je sois chrétien non seulement de nom, mais effectivement. Car, si je me montre tel, je mérite d'en porter le titre ; et quand j'aurai disparu de ce monde,

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
MAY 24 1952

alors je serai vraiment un fidèle. Rien de ce qui paraît n'est bon.

« Les choses visibles ne sont que pour un temps, écrit saint Paul aux Corinthiens, les invisibles sont éternelles ». Elles sont la réalité profonde et durable qui seule importe ; le reste n'est que vêtement, destiné à tomber. Il y a une façon chrétienne et surnaturelle de comprendre le conseil du fabuliste et de la prudence vulgaire : Ne jugez point sur l'apparence.

Même notre Dieu, Jésus-Christ, depuis qu'il est au sein de son Père, est manifesté mieux que jamais.

En effet, depuis l'Ascension et la Pentecôte, l'Eglise visible est organisée et gagne à Jésus Christ des adorateurs de plus en plus nombreux.

Le christianisme, quand il est haï par le monde, n'est plus objet de persuasion humaine, mais œuvre de puissance divine.

C'est à Antioche, nous apprend le livre des *Actes*, que les disciples de Jésus furent pour

la première fois appelés *chrétiens*. L'évêque d'Antioche est le premier écrivain actuellement connu qui ait fait usage du dérivé *christianisme*.

Quant à la doctrine exprimée dans cette phrase, on y reconnaît celle qui tient une si grande place dans les idées de saint Paul, et qu'il formulait pour les Corinthiens dans ces termes célèbres : « Ma parole et ma prédication n'avaient rien du langage persuasif de la sagesse humaine, mais l'Esprit et la force de Dieu en démontraient la vérité ». (Relisons l'admirable commentaire qu'en a donné notre Bossuet dans le premier point du *Panégyrique de saint Paul*). Mais saint Ignace en fait une application particulière au temps où les chrétiens sont en butte à la haine du monde, c'est-à-dire aux époques de persécution : alors, en effet, ce qui conquiert à Jésus de nouveaux disciples, ce ne sont point les discours éloquents ni les élégantes apologies, mais le spectacle des supplices endurés par les martyrs, avec un courage que la nature ne suffirait pas à leur donner, et qui fait éclater aux yeux de tous la puissance de la grâce.

J'écris à toutes les Eglises ;

[du moins il voulait le faire, et, n'en ayant

point le temps, il confia à saint Polycarpe le soin de le suppléer].

Je leur mande à toutes que je meurs volontiers pour Dieu, si vous ne m'en empêchez pas. Je vous en conjure, ne me témoignez pas une bienveillance intempestive. Laissez-moi devenir la pâture des bêtes : par elles j'entre en possession de Dieu. Je suis le froment de Dieu, et je suis moulu par la dent des bêtes, pour devenir le pain blanc du Christ.

Saint Ignace parle au présent, même dans la dernière phrase : si vif est son désir qu'il le voit d'avance réalisé. On n'ose pas toucher à une telle parole pour en déflorer la beauté avec un commentaire. Saint Irénée, moins d'un siècle après la mort de saint Ignace, la citait déjà avec admiration, et tous les siècles chrétiens après lui. La liturgie romaine l'a recueillie pour en faire, dans la messe de saint Ignace, l'antienne de la communion.

Caressez-les plutôt, afin qu'elles deviennent mon tombeau et qu'elles ne laissent rien subsister de mon corps, pour que mes

funérailles ne soient à charge à personne.

L'évêque d'Antioche ne partage pas les sentiments de quelques chrétiens qui, par un reste inconscient de superstition païenne, redoutaient de voir leur corps demeurer sans sépulture, pour que ne fût pas compromise leur résurrection au dernier jour. Dieu retrouvera n'importe où les corps de ses fidèles, quand sonnera l'heure de la résurrection de la chair, et nous pouvons là-dessus nous en remettre à lui. Au lieu de cette préoccupation, saint Ignace nourrit un sentiment délicat de charité : même après sa mort, il ne veut pas être à charge à ses frères. Il faut croire que les bêtes ne furent pas aussi gloutonnes qu'il le souhaitait, car saint Jérôme parle de son tombeau, à Antioche, près de la porte Daphnitique, et aussi saint Jean Chrysostome, dans son panégyrique du saint martyr. Mais nous ignorons de quelle manière ses reliques avaient pu être distinguées des autres débris humains après les jeux de l'amphithéâtre, et, au lieu d'être brûlées selon l'usage, avaient été transportées de Rome à Antioche.

Alors je serai vraiment un disciple de Jésus-Christ, quand le monde ne verra

plus même mon corps. Suppliez le Christ pour moi, afin que par ce moyen je sois offert à Dieu en sacrifice. Je ne vous commande pas, comme Pierre et Paul : ils étaient apôtres, moi je suis un condamné ; ils étaient libres, et moi je suis esclave, jusqu'à présent. Mais, si je souffre le [martyre], je serai un affranchi de Jésus-Christ, et en lui je ressusciterai libre. Pour le moment, j'apprends dans les chaînes à n'avoir aucun désir.

Sauf le désir du martyre, qui éclate dans chacun des mots et entre les lignes même de cette singulière supplique, non moins que l'humilité chrétienne du héros. Est-ce par humilité seulement qu'il se dit esclave, ou l'était-il de condition ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir. On pouvait être esclave et devenir évêque, et il y eut des papes qui avaient été esclaves. En tout cas, il n'était pas citoyen romain, ce qui l'eût voué à un autre supplice que celui des bêtes. D'ailleurs, eût-il été de naissance libre, sa condamnation faisait de lui, selon les termes du droit, l' « esclave de la peine », et il perdait la jouissance de sa liberté. Il attend de la mort pour le Christ une liberté plus précieuse.

Mais pourquoi fait-il intervenir saint Pierre et saint Paul ? pourquoi ne les nomme-t-il dans aucune autre de ses lettres, tandis qu'il leur reconnaît le droit de commander aux Romains, à ces Romains pour lesquels il éprouve un respect si déférent ? Cela aussi est-il une pure manifestation d'humilité ? On ne s'expliquerait pas qu'il citât deux apôtres au hasard, et justement ces deux-là. Aux Ephésiens, il écrivait plus simplement : « Je ne vous donne pas des ordres, comme si j'étais un personnage » (mais il leur prodigue les conseils); et aux Tralliens : « ... comme si j'étais un apôtre ». Si cette fois il en mentionne par leur nom, pour se comparer à eux, c'est qu'il connaît les relations particulières de Pierre et de Paul avec l'Eglise romaine. Il ne dit pas en propres termes : Pierre et Paul ont été les chefs de votre communauté ; mais pourrait-il le suggérer plus clairement ? Si sa phrase n'implique pas cela, elle n'a guère de sens. Aussi devons-nous la considérer comme un des témoignages les plus anciens qui établissent la venue de saint Pierre à Rome : témoignage d'autant plus précieux, qu'il émane d'un successeur de saint Pierre à Antioche, et que, sur les gestes de Pierre après son départ d'Antioche, les chefs de son ancienne Eglise ont dû être bien informés. Il y en a d'autres attestations,

et de tout à fait décisives, si bien que cet événenement capital, nié autrefois par les serviteurs de polémiques antiromaines, n'est plus sérieusement contesté aujourd'hui par aucun historien.

Depuis la Syrie jusqu'à Rome je me bats avec les bêtes, sur terre et sur mer, nuit et jour, étant attaché à dix léopards, je veux dire à une escouade de soldats, qui se montrent d'autant plus méchants qu'on leur fait plus de bien.

Quelques-uns se sont demandé si l'escorte du martyr avait été empruntée à un corps des « Léopards », comme il y a chez nous des régiments de « dragons ». Il est inutile de risquer cette supposition que n'appuie aucun document. Le bon évêque se plaint de ses gardiens, mais avec le sourire, et sur un ton d'aimable bonhomie. Quel homme énergique ce devait être, et combien maître de lui, pour plaisanter ses bourreaux sans plus d'amertume dans l'instant même où ils le faisaient souffrir ! Il est intéressant de constater qu'il emprunte sa comparaison à des animaux fort peu communs, dont on n'a retrouvé au IIe siècle que de rares mentions, aucune au premier, et qui ne sont nommés fré-

quemment qu'à partir du IIIe siècle ; il veut indiquer par là un supplice tout à fait raffiné, comme si les soldats de l'escorte se fussent particulièrement ingéniés à lui être à charge, bien que les chrétiens leur offrissent force gratifications pour les adoucir. Ils laissaient du moins arriver jusqu'à lui les députations des Eglises, et ne mettaient pas d'obstacle à l'expédition de sa correspondance. Mais on doit sans doute prendre au pied de la lettre le mot « attaché » : un soldat, à tour de rôle, était attaché à un bout d'une chaîne, l'autre étant rivé au prisonnier ; c'était un mode de surveillance policière chez les Romains, et il avait précisément l'avantage de laisser au captif une demi-liberté, puisqu'il était le maître de ses mouvements, à la condition de traîner partout son gardien, lequel avait mille moyens de se rendre désagréable. Saint Paul, prisonnier à Rome, fut mis à ce régime-là, et l'on voit, à la fin des *Actes*, que cela ne l'empêchait pas de prêcher.

J'apprends à souffrir chaque jour davantage par leurs mauvais traitements ; mais je ne suis pas justifié pour cela.

Réflexion que faisait saint Paul: ce n'est pas

le jugement des hommes qui importe, ni même le seul témoignage de la conscience individuelle, mais le jugement de Dieu. Je suis un condamné, a dit tout à l'heure saint Ignace; puissé-je n'en être pas un aussi au tribunal du grand juge!

Si je pouvais jouir des bêtes qui me sont préparées! Je souhaite qu'elles accomplissent vite leur besogne. Je les flatterai, pour qu'elles me dévorent tout de suite, et qu'elles ne fassent pas comme pour certains qu'elles n'osaient pas toucher. Si elle refusent, je les forcerai.

On voit à plusieurs reprises, dans les récits de martyre, les bêtes ne pas toucher aux condamnés : c'est-ce qui arriva une fois pour sainte Blandine, à Lyon, en 177. Etait-ce par une protection divine, comme on le croyait volontiers du temps d'Eusèbe, ou bien les bêtes étaient-elles déconcertées par l'appareil de l'amphithéâtre, ou manquaient-elles tout simplement, ce jour-là, d'appétit? Toujours est-il que des martyrs durent prendre les devants. Saint Germanicus, qui fut martyrisé à Smyrne avant saint Polycarpe, marcha vers la bête et l'attira à lui.

Laissez-moi faire, je sais ce qui vaut le mieux. Maintenant je commence à être un vrai disciple.

« Si quelqu'un veut être mon disciple, dit Jésus, qu'il prenne sa croix... » C'est ce que saint Ignace vient de faire, et il voudrait bien la porter jusqu'au bout.

Qu'aucune créature, visible ou invisible, ne m'envie la possession de Jésus-Christ. Feu, croix, corps à corps avec les bêtes, lacération, écartèlement, dislocation des os, mutilation des membres, écrasement de tout le corps, que tous les cruels supplices imaginés par le diable tombent sur moi, pourvu seulement que je possède Jésus-Christ. Posséder le monde d'un bout à l'autre et les royaumes du siècle présent ne me servirait de rien. Il me vaut mieux mourir pour Jésus-Christ que de régner jusqu'aux extrémités de la terre. C'est lui que je veux, lui qui est mort pour nous ; c'est lui que je veux, lui qui est ressuscité à cause de nous.

Profession de foi très explicite, où l'on entend l'écho de deux articles de notre Symbole. Mais c'est en même temps une explosion d'amour ; voyez avec quelle ferveur saint Ignace s'écrie : Je le veux... Il dira tout à l'heure, juste sur le même ton : Je veux le pain qui est la chair de Jésus-Christ. Il veut parce qu'il aime, et de toute l'énergie de son cœur.

Voici l'heure de mon enfantement. Epargnez-moi, mes frères, ne m'empêchez pas de vivre, ne désirez pas ma mort.

Vivre, pour lui, c'est ce que les hommes sans foi appellent mourir. L'Eglise célèbre l'anniversaire de la mort de ses saints en l'appelant leur « jour de naissance », leur enfantement à la vie éternelle.

Moi qui veux être à Dieu, ne me livrez pas au monde, ne me décevez pas au nom de l'intérêt matériel,

[la conservation de mon corps].

Laissez-moi recevoir la pure lumière :

alors je serai vraiment un homme. Permettez-moi d'imiter la passion de mon Dieu.

Voilà le motif le plus profond, le motif de suprême charité qui porte saint Ignace à contredire si ouvertement les instincts de la nature.

Si quelqu'un a Dieu en lui-même

[par la grâce],

que celui-là comprenne ce que je veux, et qu'il me soit compatissant, puisqu'il connaît ce qui me retient.

Mais celui qui n'a pas la vie de Dieu, « l'homme animal », comme dit saint Paul, l'homme qui écoute parler la seule nature, ne comprendra pas cet héroïsme surnaturel.

Le prince de ce monde veut me dépouiller et altérer les sentiments que j'ai pour Dieu. Qu'aucun d'entre vous, qui assistez à la lutte, ne lui prête main forte ;

soyez plutôt de mon parti, c'est-à-dire du parti de Dieu. N'ayez pas Jésus-Christ dans la bouche et le monde dans le cœur.

Précieux conseil, que saint Ignace ne formule pas pour la première fois (il se l'adressait à lui-même il n'y a qu'un instant) et qui vaut d'être retenu pour d'autres circonstances que celle où il le donne.

Qu'il n'y ait point d'envie parmi vous. Même si, quand je serai à Rome, je vous suppliais

[d'intervenir pour m'épargner le supplice : Ignace imagine un moment de faiblesse, un égarement involontaire qui lui ferait renier sa belle résolution, et il prie les Romains de le défendre alors contre lui-même, de ne pas lui laisser compromettre ses véritables intérêts]

ne m'écoutez pas, croyez plutôt ce que je vous écris aujourd'hui. Car c'est en pleine vie que je vous écris mon désir de la mort.

Cette fois saint Ignace parle de vie et de mort au sens du langage courant. Il ne veut

pas qu'on récuse l'expression de sa volonté suprême en y dénonçant l'illusion d'un cerveau malade et diminué. Il est, à cette heure, pleinement le maître de son âme ; ce serait la reculade devant la mort qui marquerait l'obscurcissement de sa conscience, la perte de sa maîtrise de soi. Il ne fallait pas s'attendre à rencontrer sous sa plume l'expression aussi précise de pareille idée ; la psychologie de son temps n'abordait pas ces problèmes en ces termes savants. Pourtant c'est bien quelque chose comme cela que veut dire saint Ignace. D'ailleurs les juristes romains, préoccupés de fixer les conditions de validité de certains actes, n'avaient pas manqué de se poser la question.

Mon amour est crucifié, il n'y a plus en moi de feu ami de la matière, mais une eau vive qui murmure au dedans de moi et qui me dit au fond du cœur : Viens vers le Père.

Saint Ignace se rappelle un mot de Jésus, dans l'Evangile de saint Jean : « Celui qui croit en moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive ». Il faut être attentif à la phrase entière pour bien comprendre le cri célèbre :

« Mon amour est crucifié ». Il n'y a guère de textes, dans toutes les œuvres des Pères, que les écrivains ascétiques aient commentés avec plus de complaisance. Mais beaucoup d'entre eux ont suivi l'interprétation d'Origène, qui, égaré par le mot « crucifié », a cru reconnaître Jésus-Christ dans le sujet de la phrase : « Jésus, mon amour, est crucifié », et je veux être comme lui cloué à la croix, en acceptant les sacrifices, les épreuves, les désolations spirituelles... C'est très beau, certes, cela ; et l'on comprend l'admiration des saintes âmes pour cet élan de brûlante charité. Mais Origène, le savant Origène, avait lu le texte trop vite. Tout le reste de la phrase montre qu'il s'agit de l'amour humain, des passions terrestres : « mes passions de la terre sont crucifiées », je ne veux plus aimer rien de ce monde, je ne connais plus d'autre amour que l'amour divin. Saint Ignace parle comme saint Paul : « Le monde est crucifié pour moi, et je le suis pour le monde ». C'est le sens véritable, — et il n'est pas moins beau.

Je n'ai plus de goût pour la nourriture corruptible ni pour les plaisirs de cette vie. Je veux le pain de Dieu, qui est la

chair de Jésus-Christ, le Fils de David ; et pour breuvage je veux son sang, qui est l'amour incorruptible.

L'interprétation de ce précieux passage appelle des nuances assez délicates ; on peut cependant l'aborder en termes clairs, simples, et avec des chances sérieuses de ne pas se tromper sur l'essentiel.

Au sixième chapitre de l'Evangile de saint Jean est rapporté un long discours de Notre-Seigneur sur le « pain de vie », après la multiplication des pains. Jésus dit : « Je suis le pain de vie » ; mais, d'abord, il ne parle pas de « manger » ce pain, seulement de « venir à lui », de « croire en lui ». Puis l'idée se développe : il est question maintenant de « manger le pain vivant descendu du ciel » ; et tout à coup Jésus ajoute : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour le salut du monde ». Alors, et jusqu'à la fin, il annonce très clairement le sacrement de l'Eucharistie. Cet enchaînement est tout à fait remarquable. Le pain que nous mangeons s'assimile à notre corps, il devient notre chair et entretient notre vie. Or Jésus entretient la vie de notre âme de plus d'une manière : par la foi en sa

doctrine, par la grâce qui nous unit à lui et nous fait vivre de la vie surnaturelle, par les sacrements qui rétablissent ou accroissent en nous cette vie de la grâce, et particulièrement par l'Eucharistie, nourriture spirituelle. Tout cela peut être appelé, dans un langage plus ou moins figuré, le « pain de vie ». Et c'est en effet ce qui a lieu dans le discours de Jésus : « croire en lui », « venir à lui », « manger le pain descendu du ciel », « manger la chair du Fils de l'homme », ces termes sont en progression croissante. Ils passent de la foi en Jésus à l'union avec Jésus par la grâce, puis à l'aliment divin qui est l'Eucharistie. Et l'on voit qu'une seule façon de parler, le « pain de vie », peut avoir bien des sens différents, suivant le contexte.

Il faut suivre exactement la même marche pour comprendre le langage de l'évêque d'Antioche. Lui aussi a parlé plus d'une fois du « pain de Dieu », et dans le langage figuré cher aux Orientaux. Saint Ignace, très préoccupé de défendre l'unité de l'Eglise contre le schisme et l'hérésie, voit un symbole de cette unité dans l'Eucharistie, tous les fidèles participant à un aliment unique. Certains hérétiques refusaient d'y prendre part, parce qu'ils ne reconnaissaient pas que l'Eucharistie est la chair de notre

Sauveur Jésus-Christ, la chair qui a souffert pour nos péchés, la chair ressuscitée, la chair du Fils de David qui est Fils de Dieu. Mais ceux-là se mettaient par là même hors de l'Eglise, et les vrais fidèles croyaient, eux, que l'Eucharistie est la chair du Christ. Saint Ignace le dit clairement aux Ephésiens. Il en est tellement sûr, qu'il s'appuie là-dessus pour imaginer une nouvelle figure de style. Il écrit aux Tralliens : « Faites de vous des créatures nouvelles, par la foi, qui est la chair du Seigneur, et par la charité, qui est le sang de Jésus-Christ ». Encore une fois, ce sont des nuances délicates ; mais, au fond, elles ne sont pas si difficiles à comprendre. Celui qui mange la chair de Jésus s'unit à lui ; celui qui a la foi et la charité s'unit à lui encore, et cette union est le lien qui permet de passer d'un terme à l'autre, comme, dans l'exemple classique de la métaphore : « Achille est un lion », l'impétuosité est le trait commun qui permet d'employer l'un pour l'autre les deux mots, « lion » et « Achille ».

Examinons maintenant la phrase de saint Ignace aux Romains, et nous avons bien des chances d'y voir clair. Ignace « veut pour breuvage le sang du Christ, qui est l'amour incorruptible » : c'est juste ce qu'il disait tout à

l'heure, « la charité, qui est le sang du Christ ». En même temps, il veut le « pain de Dieu » : est-ce la foi, est-ce l'Eucharistie ? c'est la « chair du Christ », qui est la foi, lisions-nous à l'instant, qui est l'union avec Dieu par le martyre, objet de tous les vœux du saint évêque, et qui est aussi l'Eucharistie ; qui croirait que saint Ignace pût désigner la foi et la charité par des expressions pareilles, s'il ne pensait pas à la nourriture et au breuvage eucharistiques ? Ce serait aussi extraordinaire que d'attribuer la phrase : « Achille est un lion », à un homme qui n'aurait jamais entendu parler du courage d'Achille ni de l'impétuosité du lion.

Ainsi nous arrivons à une conclusion très profonde et très belle : ce qui importe à saint Ignace, ce qui nous importe à nous aussi, c'est d'être unis pour toujours à Jésus par la vie surnaturelle, ici-bas par la grâce, au ciel par la vision dans la lumière de gloire. Il faut entretenir en nous cette vie de la grâce, et nous avons pour cela bien des moyens à notre service : la foi, qui nous fait connaître la doctrine de Jésus et qui nous y fait adhérer de tout notre esprit ; la charité, qui nous le fait aimer de tout notre cœur ; et cette merveille qu'un Dieu seul pouvait imaginer pour la nourriture de nos âmes, l'Eucharistie, sa chair et son sang. Voilà toute

l'économie de la vie surnaturelle, ce qui l'alimente en nous avec le secours de Dieu. Et ne craignons pas d'aller jusqu'au bout de notre admiration : un chrétien mort aux environs de l'an 110, comme saint Ignace, et qui a donc lu moins de livres que nous, peut bien être, par instants, embarrassé dans son langage, il ne l'est pas du tout dans sa pensée et dans sa foi ; il est pénétré si intimement de cette doctrine où l'intelligence humaine se perd, et qui contient le secret de toute notre vie actuelle et future, qu'il en exprime à la fois tous les termes dans un raccourci jeté en passant, et que nous, venus après dix-huit siècles de théologie, nous retrouvons dans ses phrases dont un grammairien sourirait toute la substance de ce que nous croyons... Cela vaut bien, en vérité, que nous ayons consenti un petit effort !

Je ne veux plus vivre de la vie des hommes. Or ce que je souhaite arrivera, si vous le voulez. Ayez ce bon vouloir, pour en obtenir le bénéfice à votre tour. Je vous le demande dans cette courte lettre, laissez-vous persuader par moi. Jésus-Christ vous montrera jusqu'à l'évidence que je parle avec sincérité, lui, la bouche

infaillible par laquelle le Père a parlé vraiment. Priez pour moi, afin que je réussisse. Je ne vous écris pas selon la chair,

[selon la manière de voir des hommes sans foi, qui n'écoutent que leurs instincts],

mais selon l'esprit de Dieu. Si je souffre le martyre, ce sera le témoignage de votre bienveillance ; s'il m'est refusé, j'y verrai une marque de votre haine.

Comme il y tient, à mourir pour son Dieu ! Combien il est pressé de lui donner la preuve suprême de l'amour ! On est confondu quand on pense qu'il s'est trouvé un critique pour se méfier de cet enthousiasme, pour y soupçonner l'œuvre d'un faussaire qui aurait joué au martyr sans risque, qui aurait exprimé dans des transports factices une « exaltation de cabinet » ! Plaignons le malheureux qui a pu charger son passif littéraire d'une telle incompréhension. Il s'appelait M. Aubé. Et que dire de M. Ernest Havet, professeur en Sorbonne, le fameux éditeur de Pascal et l'historien aussi mal préparé que possible des origines chrétien-

nes, qui parlait gravement, toujours à propos de notre lettre, de « contes à dormir debout » ? Il n'avait donc pas senti le prodigieux accent de vérité qui crie, jusqu'à l'évidence aveuglante, dans la moindre parole du saint martyr ?

Souvenez-vous dans vos prières de l'Eglise de Syrie, qui en mon absence n'a que Dieu pour pasteur. Elle n'aura d'autre évêque que Jésus-Christ et votre charité.

C'est autour de l'évêque que l'unité se fait dans chaque Eglise particulière ; prêtres, diacres et fidèles doivent lui être indissolublement unis. Il n'y a pas d'affirmation qui revienne plus souvent dans les lettres de saint Ignace. Aussi recommande-t-il aux prières de tous ses correspondants l'Eglise d'Antioche, que la persécution a décapitée en la privant de son pasteur. Mais à aucune autre Eglise il n'attribue cette sorte de suppléance qu'il reconnaît aux Romains : encore un indice, d'ailleurs secondaire, de la situation à part occupée dans le monde chrétien par l'Eglise de Rome.

On a remarqué dans toute cette lettre une singulière omission : Ignace, si féru des privi-

lèges de l'épiscopat, si empressé à dire à tout venant : « Ecoutez votre évêque », ne mentionne nulle part l'évêque de Rome ; il ne lui adresse pas de salut ; il ne recommande pas aux Romains de lui obéir. Et certains historiens de conclure : Vous voyez bien qu'au temps d'Ignace il n'y avait pas d'épiscopat romain, il n'était pas encore établi. Pas d'évêque de Rome au début du IIe siècle, pas de *papauté* ; l'Eglise est administrée par un conseil des anciens. — Or saint Ignace, qui ne parle pas d'évêque, ne parle pas davantage de prêtres ni de diacres ; et nous savons avec certitude qu'il y en avait à Rome. D'autre part l'évêque d'Antioche écrit aux Tralliens : « Sans l'évêque, les prêtres et les diacres, il n'y a pas d'Eglise » ; comment donc a-t-il pu adresser tant d'éloges à l'Eglise romaine, si elle ne remplit même pas la condition première pour être une Eglise ?

En réalité, saint Ignace ne parle pas de l'évêque de Rome parce que son objectif, cette fois, est tout différent de celui des autres lettres. Aux Ephésiens, aux Tralliens, aux Magnésiens, il donne des conseils pour se défendre de l'hérésie, et particulièrement le conseil d'obéir à leur évêques, ce qui est bien appelé par la situation. Mais il ne donne pas de conseils aux Romains, qui ne sont pas menacés par l'héré-

sie ; il leur adresse une priére, très instante, toujours la même. On peut croire que ce n'était pas l'évêque de Rome qui avait assez d'influence auprès des hauts fonctionnaires pour faire casser une condamnation, et il était sans doute le dernier à y songer. Il n'y a qu'une remarque à faire sur le silence de saint Ignace : il n'est pas du tout protocolaire. Quel évêque d'aujourd'hui écrirait à une autre Eglise sans passer par l'évêché, et sans offrir ses hommages à son collègue dans l'épiscopat ? Concluons donc, si l'on tient à conclure, qu'en ce début du IIe siècle il ne faut pas chercher des chancelleries épiscopales, gardiennes d'un formulaire de correspondance dont l'étiquette ne permet pas de s'écarter. La belle découverte ! Peut-être cependant n'était-il pas inutile de souligner ce fait au passage : il ne faudrait pas que la diversité dans les usages, entraînée par la diversité des milieux et des circonstances, fît illusion à des lecteurs superficiels et les empêchât de reconnaître l'identité dans le fond des choses. Si quelqu'un, dans l'antiquité chrétienne, a la mentalité d'un « catholique romain », c'est assurément cet Ignace d'Antioche, qui a connu la génération apostolique, et qui est néanmoins si près de nous.

Je rougis d'être compté parmi ses membres, car je n'en suis pas digne, moi, le dernier de tous, un avorton ; mais, si j'arrive à Dieu, il me fait la grâce d'être quelqu'un.

Saint Ignace retrouve dans son humilité les façons de parler de saint Paul : « Le Christ m'est apparu à moi, en dernier lieu, comme à l'avorton. Car je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, moi qui ai persécuté l'Eglise de Dieu ». Saint Paul trouvait dans son passé une raison de s'humilier. Peut-être en était-il de même de saint Ignace : les hommes de sa génération étaient presque tous des païens de naissance ; et, s'il n'avait pas persécuté l'Eglise de Dieu, il avait sans doute commencé par servir le démon. Pendant combien de temps, et à quel âge fut-il baptisé, nous ne le savons pas.

Je vous salue en esprit, et avec moi la charité des Eglises qui m'ont accueilli au nom de Jésus-Christ, comme si je n'eusse pas été un simple passant. Car celles-là même qui ne se trouvaient pas sur la route où je passais de corps

[mais que je rencontrais déjà en esprit, leur étant uni par la charité]

m'attendaient à la ville la plus proche.

Nous avons vu qu'à Philadelphie, à Smyrne, et plus tard à Troas, Ignace reçut des délégations venues exprès pour le saluer.

Je vous écris cette lettre de Smyrne et je vous l'envoie par des Ephésiens dignes d'être appelés bienheureux. J'ai avec moi, entre autres, Crocus, dont la personne m'est bien chère.

Crocus était un des Ephésiens venus à Smyrne pour présenter à saint Ignace l'hommage de leur Eglise ; l'évêque d'Antioche le nomme seul, probablement parce que ce Crocus avait des relations à Rome. L'évêque d'Ephèse, Onésime, était venu en personne saluer son collègue, et il avait amené un de ses diacres, nommé Burrhus, de qui les bons offices furent si agréables au martyr qu'il obtint de l'emmener avec lui jusqu'à Troas. Ces détails sont des plus intéressants, en dépit de leur apparence futile : ils nous font toucher du doigt,

par des exemples concrets, la charité délicate que se témoignaient les uns aux autres des chrétiens qui ne s'étaient jamais vus, et qui, dans la personne de leurs frères, accueillaient le Christ lui-même, suivant la recommandation de l'Evangile.

Quant à ceux qui m'ont précédé de Syrie à Rome pour la gloire de Dieu, je pense que vous avez fait leur connaissance ; annoncez-leur ma prochaine arrivée. Ils sont tous dignes de Dieu et de vous ; il convient que vous subveniez à tous leurs besoins. Je vous écris le 24 août.

C'étaient des Antiochiens qui avaient gagné Rome directement et qui avaient par conséquent de l'avance sur l'évêque prisonnier. Etaient-ce aussi des condamnés ? Les compliments que leur adresse saint Ignace ne désignent pas spécialement des confesseurs de la foi. Il est plus vraisemblable que c'étaient des messagers qui, sitôt le jugement rendu, en avaient porté la nouvelle aux frères de Rome, pour que leur évêque fût bien accueilli, sans parler de l'arrière-pensée de le faire échapper à la mort, qu'Ignace attribue aux chrétiens de la ville

impériale, et qu'il avait peut-être de bonnes raisons de soupçonner chez ses propres diocésains. Ce n'était pas une raison pour qu'il ne fît pas leur éloge, tout en prenant des précautions contre leur dévouement, aussi intempestif que bien intentionné. C'est pour eux qu'il marque la date de sa lettre : elle fournira un point de départ pour calculer à peu près celle de son arrivée. L'indication de l'année était moins utile, aussi fait-elle malheureusement défaut.

Adieu, et soyez vaillants jusqu'au bout à souffrir pour Jésus-Christ.

Digne conclusion d'une lettre qui est, de la première ligne à la dernière, l'hymne du courage chrétien devant le martyre.

Après les exhortations de saint Ignace, les Romains eurent le réconfort de son exemple. De Smyrne à Troas, de Troas à Neapolis (Cavalla), de Neapolis à Dyrrachium (Durazzo), puis à Brindes (Brindisi), il parvint enfin à Rome, où il fut livré aux bêtes qu'il avait appelées de vœux si ardents. C'était le 20 décembre, jour où les Grecs célèbrent sa fête. Les Latins l'ont fixée au 1er février.

A peine saint Ignace était-il mort, que les chrétiens de Philippes (près de Neapolis, en

Macédoine), chez lesquels il avait séjourné, demandèrent à saint Polycarpe de recueillir ses lettres et de les leur faire parvenir. Nous devons à cette pieuse curiosité la conservation de cette correspondance, d'un intérêt unique. Les historiens des origines chrétiennes y ont constamment recours pour appuyer leurs récits, quelquefois leurs conjectures. Mais ces admirables textes peuvent fournir mieux que des références pour d'utiles dissertations ; ceux qui lisent pour alimenter leur piété y trouveront un idéal de vie fervente et d'intense charité, une leçon vivante de « sens catholique ». On y voit « une élévation, un feu, une force et une beauté d'esprit qui n'est nullement commune, dit le savant et pieux Le Nain de Tillemont [1]. Tout y est plein de sens, mais d'un sens profond, qu'il

1. Sébastien Le Nain de Tillemont était un des « Messieurs » de Port-Royal, de ceux qu'on appelait aussi les « Solitaires ». Cette maison, où l'on professait le jansénisme, devint le centre d'intrigues de toute sorte, et une officine de publications destinées à répandre partout la nouvelle hérésie : tout le monde connaît les plus célèbres, les *Provinciales* de Pascal. Mais il serait injuste de confondre avec les meneurs de cabale et les hérétiques brouillons (au rang desquels je me garde aussi de mettre le grand chrétien qui écrivit les *Pensées*) un homme de science et de grande vertu comme ce Tillemont, qui, dans le silence et la retraite, édifia l'un des plus beaux monuments de la science catholique et française, et qui eût voulu, dans son humilité, qu'on n'y inscrivît pas même son nom.

faut méditer pour le développer et le bien comprendre ». Il écrit, en particulier, de la lettre aux Romains : « Nous n'avons peut-être rien dans la tradition de l'Eglise qui soit si digne de l'Esprit-Saint qui parle dans les martyrs ». Et il cite un érudit français du XVIe siècle, illustre lui aussi, venu aux sciences sacrées après les sciences profanes, et inclinant aux nouveautés protestantes par manque de préparation théologique, mais demeuré fidèle d'intention à l'Eglise de Rome, Lefèvre d'Etaples : « Un homme savant du siècle dernier dit que ce sont les paroles d'un cœur emporté par un ravissement et une extase de l'amour divin, qu'il est difficile de lire avec quelque sentiment de piété sans verser des larmes, et qu'heureux sont ceux qui sont embrasés d'un si noble feu ».

Le Martyre
de saint Polycarpe

Le Martyre de saint Polycarpe

Saint Polycarpe, dont l'Eglise célèbre la fête le 26 janvier, était évêque de Smyrne, ville d'Asie Mineure encore aujourd'hui florissante, et alors une de celles qui prétendaient au titre de *première d'Asie*. C'est un des personnages les plus importants de son époque, parce que, disciple de l'apôtre saint Jean et maître à son tour de saint Irénée, qui mourut évêque de Lyon et a laissé une œuvre littéraire considérable, il relie l'évêque de Lyon à l'apôtre qui avait vu le Christ, et, en transmettant au premier la doctrine reçue du second, donne à l'œuvre de saint Irénée une valeur traditionnelle hors ligne. Nous aurons l'occasion de reparler de saint Irénée [1]. Mais il fallait dès à présent signaler ce point capital, celui qui dans l'étude des Pères frappe le plus les théologiens profes-

1. Dans la deuxième série de ces études,

sionnels, et qu'on peut appeler la *suite de la tradition*, au sens où Bossuet parlait de la *suite de la religion* ou de la *suite des empires*.

Quand saint Ignace d'Antioche passa à Smyrne, il reçut de Polycarpe un accueil si empressé, qu'après son passage il écrivit, outre une lettre aux Smyrniotes, une lettre personnelle à l'évêque. Aussi, un peu plus tard, fut-ce à Polycarpe que les habitants de Philippes s'adressèrent pour avoir les lettres de l'illustre martyr, mort à Rome en l'an 107. La réponse de saint Polycarpe, toute pleine de conseils excellents, nous a été conservée. Mais un document plus précieux encore sur ce Père est le récit de son martyre, en 155 très probablement, que les fidèles de Smyrne adressèrent l'année suivante à ceux de Philomelium, en Phrygie. Nous allons lire ensemble les plus beaux passages de cette lettre. On ne serait pas embarrassé pour en donner une traduction plus littérale que celle que nous allons citer ; mais elle a une saveur particulière du fait de son auteur, qui est notre Jean Racine, le poète tragique. Il a dû faire cette traduction, et celle des autres écrits anciens se rapportant à saint Polycarpe, en 1662, pendant son séjour à Uzès chez son oncle le chanoine Sconin. Il avait alors un peu plus de vingt-deux ans.

L'Eglise de Dieu qui est dans Smyrne, à l'Eglise de Dieu qui est dans Philomélie, et à toutes les autres Eglises de la terre qui composent l'Eglise sainte et catholique.

Le verbe grec que Racine traduit par *être* exprime l'idée d'un séjour passager en terre étrangère ; il est intéressant de noter que c'est le même d'où dérive notre mot *paroisse*. Ce n'est pas ici-bas, mais au ciel, que les chrétiens trouveront leur patrie véritable et permanente. Les fidèles de Philomelium reçoivent, à la fin de la lettre, mandat de la communiquer aux frères, c'est-à-dire aux chrétiens, plus éloignés ; c'est en quelque sorte une lettre circulaire.

Que Dieu le Père, et son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, répande sur vous avec plénitude sa miséricorde, sa paix et son amour.

On trouve souvent des prières analogues en tête des Epîtres de saint Paul. Celle-ci est inspirée d'un passage de l'Epître de saint Jude. Les premiers chrétiens étaient si assidus à lire

le Nouveau Testament, que ses expressions revenaient naturellement sous leur plume.

Après la suscription vient un assez long préambule, dont voici les idées principales. Saint Polycarpe, dont la mort a mis fin à la persécution, a été vraiment un martyr suivant l'Evangile, car il a attendu que les bourreaux vinssent le chercher, et n'a pas été au devant, comme le Phrygien Quintus ; celui-ci, après s'être dénoncé lui-même et avoir par là déchaîné la persécution, abjura à la vue des bêtes, tandis que ses compagnons moins présomptueux gardaient leur courage jusqu'à la fin. Ce que l'on met surtout en évidence, c'est le secours d'en haut, la grâce, que reçurent les martyrs, et la force qu'ils puisèrent dans la pensée de l'éternité :

Ces martyrs de Jésus-Christ nous faisaient bien voir que durant toutes ces tortures ils étaient comme absents de leur corps, ou plutôt que le Seigneur lui-même était présent en eux et conversait avec eux ; et qu'étant tout remplis de sa grâce, ils méprisaient ces peines passagères, qui, pour un moment de douleur, leur faisaient éviter une éternité de peines. Les flam-

mes dont leurs bourreaux les environnaient n'avaient point d'ardeur pour ceux qui avaient continuellement gravés dans la pensée les feux qui ne s'éteignent jamais; et qui étant déjà moins des hommes que des anges, élevaient sans cesse les yeux de leur âme, ou plutôt Dieu même tenait sans cesse leur âme élevée vers ces biens du ciel qui sont réservés à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin : ces biens que l'oreille n'a point entendus, que l'œil n'a point vus, et que l'esprit de l'homme n'a jamais compris.

Parmi les chrétiens qui souffrirent avant saint Polycarpe, le plus remarqué fut Germanicus, qui attirait à lui les fauves pour ne pas perdre la gloire du martyre; ainsi l'évêque d'Antioche, saint Ignace, conjurait les Romains de flatter les bêtes, et se promettait de les contraindre lui-même, s'il en était besoin.

Ce fut lors que le peuple, tout étonné du courage inébranlable de ces saints disciples de Jésus-Christ, commença à crier : « Perdez les impies; que l'on cherche Polycarpe ! »

« Perdez les impies ! Mort aux athées ! » Nous entendrons encore ce cri. Pour un païen habitué à adorer les idoles, et à confondre les dieux avec leurs statues d'or, de marbre ou de bois, un chrétien, dont le Dieu était tout spirituel et invisible, et qui n'offrait d'encens à aucune effigie palpable, devait paraître, incontestablement, un athée.

A cette nouvelle, saint Polycarpe ne se trouble pas, mais, comme devaient le faire plus tard saint Cyprien et Origène, il se dérobe, par prudence, à la persécution. Ce n'est pas pusillanimité de la part d'un homme qui, une fois rejoint, se montrera supérieur à toutes les attaques.

Quant à l'admirable Polycarpe, ayant su tout ce qui se passait, il en fut si peu troublé qu'il ne voulait pas même sortir de la ville ; mais voyant que tout le monde le lui conseillait, il se retira dans une petite maison de campagne qui n'en était pas fort éloignée, et il demeura là quelque temps, sans en sortir ni jour ni nuit, et sans y avoir aucune autre occupation que de prier pour tout le monde, et pour la

paix de toutes les Eglises de la terre, selon sa coutume.

Polycarpe avait su inspirer à ses fidèles une notion si profonde de l'universalité de l'Eglise, que l'on ne trouve pas moins de quatre fois, dans leur Lettre, le nom de l'Eglise *catholique*, et qu'ils employaient même ce mot pour distinguer, comme aujourd'hui, l'Eglise véritable des sectes hétérodoxes.

Il eut même, en priant, une vision, trois jours avant que d'être pris, dans laquelle il lui sembla voir le chevet de son lit tout en feu ; et s'étant tourné à l'heure même vers ceux qui étaient près de lui, il leur dit, par un esprit de prophétie, qu'il devait être brûlé tout vif.

Ce fut en effet ce qui arriva.

Bien que Polycarpe eût changé de retraite, il fut découvert par l'indiscrétion d'un jeune domestique qui, mis à la question, avoua ce qu'on voulut. Trahi comme Jésus, il était poursuivi par un chef de police ou *irénarque* appelé Hérode, et l'auteur de la lettre est trop frappé par les ressemblances entre le martyre de Poly-

carpe et la passion du Christ pour ne pas souligner ce nom au passage.

Ainsi ses persécuteurs, ayant pris ce jeune garçon en leur compagnie, partirent le même jour, qui était le vendredi, vers l'heure du souper, et s'en allèrent armés et à cheval après ce saint vieillard, comme des archers après quelque insigne voleur. Et étant arrivés la nuit à la maison où il était, ils le trouvèrent couché dans une des chambres d'en haut.

Peut-être saint Polycarpe était-il au lit pour se reposer, peut-être était-il tout simplement à table ; les anciens mangeaient, en effet, accoudés sur des lits.

Et, quoiqu'il lui fût assez facile de se retirer encore de ce lieu en un autre, il ne le voulut point entreprendre, disant : « Que la volonté de Dieu soit faite ». Ayant donc su que ces gens l'attendaient, il descendit en bas, où il leur tint quelques discours, pendant qu'ils s'étonnaient tous de voir, dans un âge si avancé, une cons-

tance si admirable, et que quelques-uns même d'entre eux disaient : « Etait-ce donc pour prendre ce vieillard vénérable que nous nous sommes donné tant de peine ? » Polycarpe commanda que l'on leur apprêtât à manger à l'heure même, autant qu'ils désireraient,

[beau modèle de la charité évangélique envers les ennemis],

et les supplia de lui accorder seulement une heure, pour prier en liberté : ce qu'ayant obtenu, il commença à prier debout et à haute voix ; mais la grâce de Dieu dont il était rempli lui fit faire cette prière avec tant de ferveur, qu'il fut même plus de deux heures sans la pouvoir finir, et que tous ceux qui étaient présents, admirant une si grande ferveur, ne pouvaient voir sans quelque regret qu'un vieillard si sage et si vénérable dût être livré à la mort.

Ainsi le spectacle d'une belle vie chrétienne retournait souvent les persécuteurs eux-mêmes.

Nous avons vu déjà prier saint Polycarpe ; comme la première, cette longue prière de deux heures est pour toute l'Eglise, et en particulier pour toutes les personnes que Polycarpe a connues ; nous aurons plus loin à lire la prière qu'il fit avant de mourir. Le saint évêque ne prierait pas ainsi à ses dernières heures s'il n'avait aimé à le faire longtemps auparavant ; l'oraison est en nous l'œuvre du Saint-Esprit, et l'auteur de la Lettre le sait bien, mais la prière de Polycarpe est la preuve et le résultat d'une persévérante application.

L'heure de partir étant venue, on le mit sur un âne, et on l'amena ainsi vers la ville. Il eut à sa rencontre Hérode, ce magistrat dont nous avons parlé, qui était avec son père Nicétès, dans un chariot, où ayant fait monter le saint vieillard, ils employaient toutes sortes de belles paroles pour le fléchir : « Car enfin, lui disaient-ils, quel mal trouvez-vous à donner à César le nom de Seigneur,

[aucun, certes, si les païens, en divinisant les empereurs, n'eussent pris ce terme dans un sens où les chrétiens ne reconnaissent d'autre

seigneur que *Notre-Seigneur* Jésus-Christ],

à sacrifier, et à faire quelques autres choses semblables pour vous garantir de la mort ?

Rien de plus inintelligible, en effet, pour un de ces païens du second siècle qui servaient à la fois, et avec une égale facilité, les dieux les plus étrangement divers, divinités locales, divinités nationales, divinités exotiques, qu'on savait à merveille accorder et souvent confondre. A ce compte, qu'importe un dieu ou un rite de plus ou de moins ? Le dogme de l'unité divine donnait au sentiment religieux chez les chrétiens singulièrement plus de constance et de profondeur.

D'abord Polycarpe ne leur voulut point répondre ; mais, se voyant pressé : « Je ne ferai rien, leur dit-il, de ce que vous me conseillez ».

Injurié, blessé même par ses gardiens qui le font brutalement descendre du chariot, il est enfin amené au stade, où l'attend une foule passionnée et tumultueuse. Une voix du ciel, en-

tendue des seuls chrétiens, le réconforte à son arrivée ; puis le proconsul commence son interrogatoire par les formalités d'usage.

Le proconsul le fit approcher, et lui demanda s'il était celui que l'on nommait Polycarpe : ce que le martyr ayant avoué, le proconsul essaya par beaucoup de raisons à lui faire abjurer la foi, en lui disant : « Ayez vous-même quelque respect pour votre âge », et toutes les autres choses qu'ils ont coutume de dire en ces rencontres.

Aux jeunes les magistrats demandent d'avoir pitié de leur jeunesse, et de ne pas abréger leur vie ; aux vieillards, ils disent : « Ayez pitié de vos cheveux blancs ». Peu de formules reviennent avec autant de fréquence, on pourrait dire de monotonie, dans les actes des martyrs. C'est toujours la même idée : peut-il y avoir un dieu qui mérite qu'on lui sacrifie ne fût-ce que le dernier reste d'une vie qui peut encore avoir ses plaisirs, alors qu'il est si facile, et de si peu de conséquence, de se vouer à un dieu de plus ?

« Jurez, ajouta-t-il, par la fortune de César »,

[le génie de l'empereur, divinisé]

« repentez-vous de votre erreur, et dites : « *Perdez les impies !* » Ce fut lors que Polycarpe ayant regardé d'un visage grave et assuré toute la multitude de ses spectateurs, et leur ayant imposé silence de la main, éleva ensuite les yeux au ciel, et dit en gémissant : « Oui, mon Dieu, *perdez les impies* » !

On sent bien que Polycarpe ne dit pas : « A bas les impies, les athées » dans le même sens que le proconsul. Si la circonstance était moins tragique, on dirait qu'il y a dans cette réplique une forte proportion d'ironie.

Le proconsul, non content de cela, lui dit : « Jurez, et je vous rends la liberté ; blasphémez Jésus-Christ ». — « Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit Polycarpe, et jamais il ne m'a fait aucun mal. Comment pourrais-je blasphémer mon roi et mon Sauveur ? »

Saint Polycarpe était-il alors âgé de quatre-vingt-six ans, ou ce temps s'était-il écoulé depuis son baptême, reçu à un âge que nous ignorons? Mince controverse à trancher entre érudits. Il y a mieux à relever dans cette réponse, que toutes les générations de chrétiens ont depuis justement admirée: jamais la joie et le saint orgueil de servir le bon maître Jésus ne se sont exprimés plus fièrement. Il n'y a pas un vers héroïque de Corneille, pas un mot lapidaire rapporté dans notre histoire, qui puisse receler pour nous un plus grand pouvoir d'émotion.

Le proconsul persistant toujours à lui dire qu'il jurât par la fortune de César: « Si vous prétendez encore, lui dit Polycarpe, de me faire jurer par la fortune de César, comme vous dites, parce que vous ne savez pas qui je suis, je ne vous le cèle point, je suis chrétien. Et si vous voulez savoir ce que c'est que d'être chrétien, donnez-moi du temps, et je vous en informerai ».

On voit à plusieurs reprises dans les actes des martyrs les accusés faire devant les juges l'exposé de leur foi. Les actes de saint Cyprien

contiennent un exposé de ce genre. Mais le plus long et le plus célèbre est celui que fit devant le préfet du prétoire Perennius et devant le Sénat le Romain Apollonius, martyrisé quelque trente ans après saint Polycarpe ; c'est une apologie en règle et Perennius paraît y avoir pris beaucoup d'intérêt, bien qu'il ait à la fin rendu, pour se conformer aux ordres de l'empereur, un arrêt de mort contre Apollonius.

Le proconsul lui dit : « Justifiez-vous devant le peuple ». — « Pour ce qui est de vous, répondit Polycarpe, je ne dédaignerai pas de vous parler sur ce sujet : car les chrétiens apprennent à rendre aux puissances et aux grandeurs établies de Dieu l'honneur qu'on leur doit, lorsque cet honneur ne blesse point leur religion » ;

[Toute puissance vient de Dieu, écrit saint Paul aux Romains ; qui lui résiste, résiste à l'ordre de Dieu] ;

« mais quant à cette populace, nous ne croyons pas qu'elle mérite que nous défendions notre innocence devant elle ».

Très juste. Il n'y a pas là trace de mépris pour la foule : un évêque ne demande qu'à lui faire du bien, à l'instruire, à la convertir ; mais il n'a pas de comptes à lui rendre.

Le proconsul lui dit : « J'ai des bêtes sauvages auxquelles je vous ferai exposer si vous ne vous repentez de votre erreur ». — « Faites-les venir, dit Polycarpe, car nous ne savons ce que c'est que de nous repentir du bien pour suivre le mal, et il n'y a que l'iniquité dont on se doive repentir, afin d'embrasser la justice ». Le proconsul lui dit : « Si vous ne vous repentez, je vous ferai dévorer par les flammes, puisque les bêtes ne vous font point de peur ». Mais Polycarpe lui répondit : « Vous me menacez d'un feu qui ne brûle que pour un temps, et qui s'éteint un moment après : c'est sans doute que vous ne connaissez pas qu'il y a dans l'autre vie un feu qui brûle toujours, et où les impies doivent être éternellement punis ».

Rappelez-vous ce que disait au commencement le rédacteur de la Lettre.

« Mais que tardez-vous? Faites de moi ce que vous voudrez ».

Pendant qu'il disait ces choses, et beaucoup d'autres semblables, l'on voyait naître en lui une force et une joie toute nouvelle, jusque-là que l'on remarqua même une grâce extraordinaire sur son visage; et il s'étonnait si peu de tout ce qu'on lui disait, que le proconsul en était lui-même tout épouvanté. Mais enfin il envoya un héraut pour crier trois fois au milieu de l'amphithéâtre: « Polycarpe a confessé qu'il est chrétien ». Aussitôt après ce cri, toute la multitude des païens et des Juifs qui étaient dans Smyrne, étant comme transportée de fureur, commença à crier de toute sa force : « C'est le docteur de l'impiété dans toute l'Asie; c'est le père des chrétiens ; c'est le destructeur de nos dieux; c'est celui qui enseigne à tout le monde de ne leur point sacrifier et de ne les point adorer ».

Quand Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, les évêques, recevant du pouvoir civil de nom-

breuses prérogatives, prirent dans chaque cité le rang le plus en vue ; mais aucune préséance officielle ne peut être plus flatteuse pour un vrai pasteur que cette explosion de haine chez les ennemis du nom chrétien, et Polycarpe, chef à Smyrne d'une religion naissante, n'a eu besoin, pour se faire une grande place dans la cité, que de donner libre carrière à son activité apostolique.

La population, toujours avide de combats d'animaux, eût voulu qu'on lâchât un lion sur Polycarpe : c'eût été pour elle un digne couronnement des jeux qui venaient d'être célébrés à Smyrne sous les auspices de la Confédération des villes d'Asie et de son chef l'Asiarque. Mais les réglements s'y opposaient. La foule, réalisant sans le savoir la prophétie du saint évêque, demanda alors à grands cris qu'il fût brûlé vif.

Cette voix du peuple fut aussitôt suivie de l'effet : cette furieuse multitude ramassa promptement dans les boutiques et dans les bains tout le bois qui était nécessaire pour le feu : en quoi les Juifs signalaient leur ardeur par dessus tous les autres, selon leur coutume.

Ainsi, le bûcher étant dressé, le saint

martyr se dépouilla de ses vêtements, quitta sa robe, et commença à se déchausser, ce que peut-être il n'avait encore jamais fait, chaque fidèle s'étant toujours empressé de lui rendre ce pieux office, afin de trouver par là le moyen de baiser ses pieds sacrés : tant son extraordinaire sainteté le rendait vénérable à tout le monde avant son martyre.

Nous aurons l'occasion de revenir sur les marques de vénération que les fidèles de Smyrne prodiguaient à leur évêque, quand nous lirons ensemble la lettre de saint Irénée à son ancien condisciple Florinus [1].

L'on apprêta donc aussitôt tous les instruments dont il était besoin ; mais comme il vit que l'on le voulait clouer à un poteau : « Laissez-moi, dit-il, en cette posture. Celui qui me donne le courage d'attendre le feu sans le craindre me donnera aussi la force d'y demeurer ferme, sans que je sois attaché avec des clous ».

1. Voir la deuxième série.

Ce n'est donc point dans sa propre constance, mais dans la grâce de Dieu que Polycarpe se confie, et c'est de quoi il remerciera le Seigneur tout à l'heure par une admirable prière, en même temps qu'il s'offrira à lui comme la victime d'un solennel sacrifice.

Ainsi, on ne le cloua point, et on se contenta de le lier avec des cordes, après qu'il eut lui-même présenté ses mains derrière le poteau afin d'y être attaché. Ce fut en cet état que, comme un illustre agneau choisi du milieu du grand troupeau de l'Eglise, et préparé pour être immolé en holocauste agréable à Dieu, il éleva les yeux au ciel, et parla de cette manière : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, votre cher Fils, qui doit être béni de tous les hommes, et par qui nous avons reçu la connaissance de votre nom ; Dieu des anges et des puissances, aussi bien que de toutes les créatures, et particulièrement de tous les justes qui marchent en votre présence, je vous bénis de ce que vous me faites la grâce, en ce jour et à

cette heure, de me mettre au nombre de vos martyrs, en me faisant boire le calice de Jésus votre Fils, pour entrer, par l'incorruption de votre Esprit-Saint, dans la résurrection et la vie éternelle de l'âme et du corps, après que j'aurai été offert aujourd'hui devant vos yeux comme un sacrifice agréable et parfait, selon que vous l'aviez déjà ordonné, que vous me l'aviez montré par avance, et que vous l'accomplissez présentement, ô Dieu qui êtes toujours véritable et toujours fidèle. C'est pour cette grâce et pour toutes les autres que je vous loue, que je vous bénis et que je vous glorifie, avec Jésus-Christ, votre cher Fils, qui est l'éternel prêtre dans le ciel, à qui, comme à vous et au Saint-Esprt, gloire soit maintenant et dans tous les siècles à venir. Amen.

Remarquez combien est ferme, et cela au milieu du second siècle, non seulement l'affirmation de la vie éternelle, mais la foi à la sainte Trinité, par l'invocation de laquelle Polycarpe, comme nous encore aujourd'hui, termine sa prière, et à la Rédemption, impliquée dans l'al-

lusion au calice et au sacerdoce de Jésus-Christ. Dès ses premières origines, l'Eglise est en possession de ses dogmes essentiels, et, si l'on n'en aperçoit pas encore toutes les conséquences, que mettront en lumière les théologiens à venir, ils sont constitués déjà, par le fait de la révélation, comme les principes immuables qui régleront pour jamais toutes les manifestations de la vie chrétienne. Nous savons plus de théologie que ne pouvait en savoir saint Polycarpe, mais il n'y a pas de différence entre sa foi et la nôtre, et sa suprême prière pourrait être — à un détail près, l'annonce du supplice — sur les lèvres d'un martyr du vingtième siècle.

Il n'eut pas plus tôt prononcé cette dernière parole que les bourreaux mirent le feu au bûcher, qui ayant jeté, à l'heure même, une flamme éclatante, nous vîmes un miracle véritablement grand,

[Ce n'est pas le seul exemple qu'on puisse relever, dans ces pages de Racine, d'emplois du pronom relatif qui ne seraient pas aujourd'hui seulement rares, mais incorrects. L'usage du pronom relatif était beaucoup plus fréquent

au XVIIe siècle, où l'on tenait, plus que maintenant, à accentuer la dépendance logique des divers membres d'une même phrase. La phrase de Racine est une véritable anacoluthe].

et Dieu a voulu que nous le vissions, afin que nous publiassions ces merveilles à toute la terre; car cette flamme se courbant en forme d'arc, ou comme le voile d'un vaisseau enflé par les vents,

[Ainsi dans Corneille, *Pompée*, acte III, scène Ire :

Il venait à plein voile...

Nous devrions dire aujourd'hui : *la voile, à pleine voile...*]

enveloppait et environnait de toutes parts le saint martyr, dont le corps était au milieu des feux, non point comme une chair qui grillait, mais comme un pain qui cuisait,

[Saint Ignace d'Antioche, qui devait être dévoré par les bêtes, était, disait-il, le froment de Dieu, destiné à être moulu par la dent des bêtes, pour devenir le pain immaculé du Christ.

C'est, dans des circonstances différentes, la même comparaison].

ou comme de l'or et de l'argent qui se purifiait dans le fourneau ; car nous sentîmes même une odeur excellente qui en sortait, comme si c'eût été de l'encens qu'on eût brûlé, ou de quelque autre parfum précieux qu'on eût répandu.

Les idolâtres s'étant donc aperçus que le corps de Polycarpe ne pouvait être consommé par les flammes, commandèrent à un bourreau de s'approcher de lui, et de lui plonger un poignard dans le sein. Il exécuta leur commandement, et aussitôt il sortit de la plaie une colombe [1] qui fut suivie d'une si grande abondance de sang que le feu en fut tout éteint : ce qui fit admirer à tous les spectateurs l'extrême différence qu'il y a entre les infidèles et les élus, du nombre desquels était Polycarpe, cet admirable martyr, ce docteur vraiment apostolique et prophétique de notre siècle,

1. On discute pour savoir si la mention de la colombe n'a pas été ajoutée après coup. Ce détail n'a qu'une importance des plus secondaires.

et enfin ce grand évêque de l'église catholique de Smyrne, qui n'a jamais prononcé aucune parole qui n'ait été accomplie, ou qui ne doive s'accomplir un jour.

Les fidèles de Smyrne désiraient vivement posséder le corps de leur évêque. Voici la plus ancienne mention qui nous ait été conservée du culte rendu aux reliques des saints et de fêtes instituées en leur honneur.

[Le diable] suggèra donc à Nicétès, père d'Hérode et frère d'une femme nommée Alcès, d'aller trouver le proconsul pour le prier de n'accorder point aux chrétiens le corps du martyr, de peur, disait-il, qu'ils ne commençassent à l'adorer, et n'abandonnassent même leur Jésus crucifié : en quoi il était secondé par les Juifs qui sollicitaient la même chose très ardemment, nous ayant déjà empêchés de retirer ce saint corps du milieu du feu. Ils ignoraient sans doute que les chrétiens ne peuvent abandonner Jésus-Christ, qui est mort pour le salut de tous ceux qui sont sauvés, et qu'ils n'en adoreront jamais d'autres.

Car, pour ce qui est de Jésus-Christ, nous l'adorons comme Fils de Dieu ; mais quant aux martyrs, nous les honorons comme les vrais disciples et les imitateurs du Seigneur, et nous les aimons autant que mérite l'amour extrême qu'ils ont eu pour leur roi et pour leur maître, priant Dieu qu'il nous fasse la grâce de les suivre dans la vertu, et de les accompagner dans la gloire.

Sur ce point encore, l'affirmation de la foi chrétienne est dès la première heure si nette et si ferme, que nous n'en saurions faire une profession plus précise.

Lors un centenier, voyant le bruit que faisaient les Juifs sur ce sujet, prit le corps du martyr, et le fit jeter au milieu du feu pour être brûlé. Mais cela ne nous empêcha pas de recueillir ensuite ses os et ses cendres, qui étaient un trésor pour nous plus estimable que l'or, et plus riche que les pierres les plus précieuses, afin de les mettre dans quelque lieu vénérable et digne de leur sainteté. Et c'est là que nous

espérons de Dieu la grâce de célébrer tous, avec allégresse et avec joie, l'heureux jour de sa divine naissance,

[L'Eglise appelle *naissance* des saints le jour de leur mort, qui est celui de leur entrée dans la vie éternelle, naissance bien plus heureuse que leur entrée dans la vie d'ici-bas],

afin d'honorer la mémoire de ces généreux athlètes de Jésus-Christ,

[Ces martyrs sont, outre Polycarpe, douze chrétiens de Philadelphie qui souffrirent quelques jours plus tôt, et parmi eux Germanicus, dont il est parlé au début de cette lettre],

et de laisser à la postérité chrétienne l'exemple de leur zèle et de leur ardeur, afin qu'elle s'efforce de les imiter.

Nous ne nous arrêterons pas aux considérations qui terminent la lettre de l'Eglise de Smyrne. C'est, après les récits contenus dans les Actes des Apôtres, la plus ancienne des relations de martyres, une des plus émouvantes, et elle est pleine de témoignages sur la foi de

saint Polycarpe et de ses chrétiens qui, à cause de leur date, sont précieux. Un peu plus tard, en 177, mouraient à Lyon l'évêque saint Pothin et de nombreux martyrs ; les Eglises de Lyon et de Vienne rédigèrent aussi sur ces événements une lettre adressée aux Eglises d'Asie. Nous aurons l'occasion d'y revenir[1], et de constater comment le courage des martyrs et leur fidélité à Jésus-Christ étaient les mêmes, soutenus par la grâce de Dieu, chez les enfants que chez les vieillards. Peu de lectures peuvent être à ce degré réconfortantes.

1. Voir la deuxième série.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos v

La Doctrine des douze Apôtres..... 1

Saint Clément de Rome. (Lettre aux Corinthiens)..... 49

Saint Ignace d'Antioche. (Lettre aux Romains) 79

Le Martyre de saint Polycarpe..... 131

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Euvrard-Pichat

r qu'on lise les pères.
apostoliques.

16839

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO—5, CANADA

16839 .